

Il y a 125 ans, la Commune éclatait à Montmartre

Page 15

Carrières de Montmartre : mettre en place la prévention

Page 3

Pourquoi les parents occupent dans trois écoles du 18e

Page 8

Moskova : la Mairie de Paris se remet en question

Page 8



MENSUEL INDÉPENDANT D'INFORMATIONS LOCALES - N° 16

MARS 1996 - 12 FRANCS - 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. (et fax) 42 59 34 10

LE SPORT DANS LE 18e

- Où pratiquer le sport de votre choix
- Le basket à Championnet-Sports
- Les footballeurs de Charles Hermitte
- Badminton à la Chapelle
- Les mini-archers des Poissonniers

La journée d'un facteur du 18e



Christian Adnin

6 h 30, à la poste centrale rue Duc, le «tri» des facteurs

Page 4

Politique : la campagne pour les législatives est déjà commencée

Page 7

Le lion et le dragon ont fait le tour de l'Olive



Thierry Nectoux

C'est finalement le 21 février que le dragon et le lion, les deux animaux mythiques du Nouvel An chinois, ont parcouru les rues autour du marché de l'Olive, allant d'un magasin asiatique à un autre, jusqu'au supermarché de la place Hébert, pour demander, selon la coutume, des feuilles de salade, symbole de prospérité, le tout sous les yeux d'une foule de badauds ravis où les Chinois du quartier n'étaient pas les seuls à applaudir...

Fol 30
32413 D1

IMAGES DU 18e

Les photos de nos lecteurs

Nous publions ce mois-ci une photo de **Dalila Uzan**, qui habite rue d'Orsel : saisie par l'objectif, une expression d'un commerçant du marché Saint-Pierre. Chaque mois, rappelons-le, nous publions en cette page une photo envoyée par un lecteur, choisie pour son intérêt artistique, ou son caractère drôle, pittoresque ou dramatique... Aucune exigence spécifique quant à la forme (les photos en couleurs sont acceptées - mais seront reproduites en noir et blanc). Seules conditions : la photo doit avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec le 18e et il doit s'agir d'une photo originale, œuvre de la personne qui nous l'envoie. L'auteur aura droit à un abonnement gratuit de six mois pour la personne de son choix



COURRIER COURRIER COURRIER

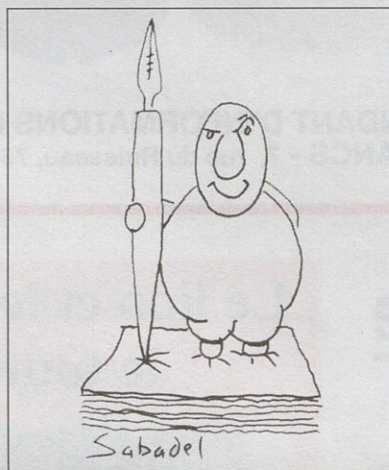
«Une nouvelle école à la Chapelle ? M. Tibéri bluffe !»

Il ne faudrait pas prendre les enfants de la Chapelle (comme disait Albert Simonin) pour des...

Je souhaite apporter une précision à l'article sur le vote de la ZAC Pajol et les «ultimes concessions» annoncées par M. Tibéri (18e du mois n° 15). «Il (le maire de Paris) admettait la nécessité d'une école supplémentaire de 12 classes à un autre endroit du quartier.» Ce qui fait apparaître cette école comme une cerise ajoutée sur le gâteau (indigeste) que représente la ZAC Pajol. Or il n'en est rien. Cette école supplémentaire est en fait la réalisation «en dur» d'une école provisoire déjà montée en préfabriqué rue de Torcy, et qui fut obtenue de haute lutte par le «Collectif des parents d'élèves et instituteurs de la Chapelle» auprès de M. Chinaud juste avant les dernières élections municipales.

C'est donc bien une supercherie de la mairie de Paris que de faire considérer cette école comme «un acquis notable» résultant d'une concertation avec les habitants dans le cadre de l'enquête publique sur la ZAC Pajol. Quoi qu'en dise M. Tibéri dans certains médias, cette concertation n'a certainement pas été «exemplaire», puisqu'il lui faut inventer des résultats ! Affaire à suivre...

Brigitte Delphis



«Je ne regrette pas la Moskowa»

Il ne faut pas regretter le quartier de la Moskowa ; les maisons démolies, entre autres le coin de la rue du Poteau et de la rue Leibnitz, étaient de vrais taudis. Les nouvelles maisons rue du Poteau logeront pas mal de gens dans des conditions convenables. Les habitants du bas de la rue Ordener auront bien souffert et souffrent encore de ces travaux, quel parcours du combattant !

On va, paraît-il, construire aussi une nouvelle école. On y plantera quelques arbres. Mais un bureau de poste supplémentaire dans ce quartier serait indispensable. Voyez les bureaux de la Porte Montmartre et de la rue Vauvargues, ils sont toujours pleins, et la rue Duc elle-même est débordée.

Depuis dix ans l'administration ne pense qu'à réduire ses effectifs : les usagers devraient manifester aussi pour demander ces nouveaux bureaux. Je compte sur une petite réclamation de votre part, le nouveau maire la lira peut-être, il devrait faire un tour dans ce coin entre rues du Poteau et Darnémont, entre le boulevard Ney et la rue Ordener.

D. Paté

Espérons que la direction de La Poste entendra votre point de vue, souhaitons aussi que l'ouverture d'un nouveau bureau ne se fasse pas par prélèvement d'effectifs sur les bureaux existants, mais par création d'emplois nouveaux.

Pour la Moskowa, personne ne nie que certains bâtiments, vétustes, devaient être abattus et remplacés. Mais cela n'impliquait nullement la destruction de tout ce quartier, la mort de son caractère si particulier - les petites rues, les maisons pas trop hautes, les jardins. Un grand nombre d'immeubles pouvaient (et, pour certains, peuvent encore) être conservés et réhabilités, et pour le reste il aurait fallu concevoir de nouveaux bâtiments conformes à l'allure générale du quartier. C'est l'objectif de la lutte menée par les habitants.

Les scribes de la rue de la Goutte d'Or

Une école maternelle a remplacé le magasin «Goutte d'Or Textiles», et bien d'autres changements ont affecté notre rue, mais le scribe, dont je craignais la disparition, est toujours là. Ils sont même quatre scribes à se partager ce coin de la rue des Islettes et de la rue de la Goutte d'Or. La poste installée rue des Islettes l'a peut-être rendue plus passante.

Marie-Florence Ehret

PETITES ANNONCES

□ Aide administrative de Clignancourt : Si vous avez des papiers à remplir en français, venez au 214 rue Esclalongon, le mardi de 15 h à 17 h et le vendredi de 18 h 30 à 20 h 30. Tél. 46 06 16 99. (Service gratuit et bénéficiant du soutien du Secours catholique.)

□ Collaborateur du 18e du mois cherche **chambre indépendante à louer**, dans le 18e de préférence. Environ 1000 F. Urgent. Tél. 42 51 08 62.

□ Professeur donne **cours d'anglais** tous niveaux. Grande expérience. Enfants, adolescents, adultes, entreprises, particuliers ou groupes. Tarifs dégressifs possibles. Tél. 47 07 31 05.

□ Deux jeunes couples cherchent jeune femme pour la garde commune de deux garçons 9 et 11 mois + ménage. Tél. 42 23 70 14 ou 42 62 29 99 (après 19 h).

NOS TARIFS : 10 F la ligne de 40 signes. Supplément de 50 F pour une domiciliation au journal. **Pour nos abonnés** : gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50% de réduction dans les autres rubriques. Les annonces sont reçues jusqu'au 18 du mois.

RECTIFICATIF

Le Centre social Belliard, à la suite de l'article de notre dernier numéro page 6, nous signale une erreur d'interprétation sur un point : la CAF (caisse d'allocations familiales) ne finance pas l'étude de l'Ecole normale sociale (qui forme des animateurs professionnels) sur l'insertion des jeunes. Par contre, le centre social Belliard (qui dépend de la CAF) a accueilli des stagiaires animateurs professionnels dans le cadre du DEFA pour conduire une enquête participative avec les partenaires du quartier en direction des jeunes de 16 à 25 ans.

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris, tél. (et fax) 42 59 34 10.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) :

Christian Adnin, Bernard Ailloud, Christelle Antoine, Dan Aucante, Noël Bouttier, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cartier-Cottin, Bertrand Combaldieu, Jean-Marie Corvaisier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Isabelle Goux, B. Jamil, Chantal Juan, Fred Kalfon, Marie-Pierre Larrivé, Françoise Marrié, Daniel Maunoury, Catherine Mondou, Noël Monier, Thierry Nectoux, Claude Nègre, Jean-Claude Noyé, Patrick Pinter, Rose Pynson, Olivier Raynal, Silke Rotzoll, Sabadel, Jean-Yves Sparfel, Michèle Stein, Claude Thomas, Françoise Touttain.



Carrières de Montmartre : mettre en place une prévention des effondrements

Périodiquement, la question du sous-sol de Montmartre est posée. Ce fut le cas tout récemment encore à la suite d'un effondrement de chaussée rue des Abbesses (sans dégâts heureusement, voir notre dernier numéro). Quels sont les risques, comment les prévenir ?

L'incident de la rue Papillon (dans le 10e) a pas mal secoué pouvoirs publics et Parisiens : un immeuble avait failli s'effondrer, à la suite probablement des travaux souterrains pour la ligne de métro Eole... Et si Paris est un gruyère, la Butte Montmartre est par sa configuration plus exposée à ce genre de désordres. De là à dire, comme certains, que le Sacré-Coeur pourrait dévaler la Butte pour atterrir place de la Concorde....

M. Helman Le Pas de Sécheval, adjoint à l'Inspection des Carrières, nous rassure : *«Impossible : le monument repose sur des piliers de sous-bassement de 33 m de profondeur.»* M. Le Pas de Sécheval avait été invité, en janvier dernier, par l'Association de défense de Montmartre (ADDM), à une réunion d'information. Une occasion de remettre les pendules à l'heure, de faire le point sur la situation actuelle des sous-sols et notamment de rappeler que la Butte est parcourue de couches géologiques horizontales lui donnant une ossature stable.

Fuites de canalisations

Seul hic, les anciennes carrières, souterraines au centre de la Butte et à ciel ouvert sur le pourtour, toutes comblées d'agglomérats divers. Reste que, le temps et les ruissellements d'eau aidant, les remblais s'érodent, provoquant ici ou là des effondrements ou frontis. Le gypse qui constitue une partie du sous-sol de Montmartre est une roche soluble. Si un ruissellement souterrain est dévié de son chemin habituel, il peut rencontrer des couches de gypse qu'il va dissoudre peu à peu.

«Raison de plus, explique M. Le Pas de Sécheval, pour bien connaître les flux hydrauliques (nappes phréa-

tiques, collecte des eaux pluviales et canalisations). Or c'est chose faite, puisque les eaux pluviales, mis à part celles des espaces verts, sont toutes collectées par les égouts, tandis que les nappes phréatiques sous Montmartre diminuent d'année en année car elles ne récoltent plus d'eaux pluviales. La seule inconnue reste donc les fuites de canalisation.»

L'heure serait donc surtout à l'anticipation, en essayant de détecter rapidement, dès leur début, toutes fuites. Le réseau public faisant déjà l'objet d'une surveillance soutenue, la prévention passe aussi par la sensibilisation des particuliers. Il appartient à chaque particulier, rappelle M. Le Pas de Sécheval, de faire vérifier l'état des canalisations de son immeuble. *«C'est là qu'une association peut intervenir, ajoute-t-il, en sensibilisant les habitants et en organisant cette vérification.»*

Mais de là à dire que seules des fuites d'eau engendrent des désordres venant du sous-sol... Nombre d'immeubles de la Butte ont connu fissures et autres désagréments car les remblais des carrières sur lesquelles ils reposent se tassent naturellement avec le temps. Ainsi, au 20 de la rue Caulaincourt il a fallu injecter du sable mêlé à du ciment à 30 m de profondeur pour consolider les piliers sur lesquels reposait l'immeuble, le tout pour la coquette somme d'1,3 million de francs à se partager entre une poignée de copropriétaires.

Et c'est sans parler des effondre-



Montmartre en 1820. On voit très bien les carrières sur les flancs de la Butte.

Dès le Moyen Age

Dès le Moyen Age on a exploité le gypse, ou «pierre à plâtre», qui forme une partie du sous-sol de Montmartre. La demande de plâtre, augmentant sans cesse du fait de la croissance de Paris, a entraîné durant quatre siècles un développement spectaculaire des carrières, souterraines ou à ciel ouvert, dans une totale anarchie, au mépris des règles de sécurité.

Un édit royal, d'ailleurs peu respecté, vint interdire en 1779 le percement de nouvelles galeries souterraines, mais c'est seulement vers 1860 que l'exploitation des carrières fut totalement abandonnée.

Les effondrements et éboulements ont

été nombreux au cours de l'histoire, provoquant parfois des morts, des maisons ont été englouties.

A partir de 1780, l'administration, pour réduire les risques, a fait procéder régulièrement au «foudroyage» de galeries dans des zones non construites, c'est-à-dire qu'elle les faisait exploser. Au XXe siècle, on a entrepris de les remblayer ou de les consolider systématiquement.

Ce n'est pas seulement sur la Butte qu'on exploitait des carrières. Il en existait aussi à la Goutte d'Or, ainsi que dans la partie ouest de Montmartre (d'où le nom du quartier des «Grandes Carrières»).

ments de chaussée qui se sont produits au cours des dernières années, le dernier encore rue des Abbesses il y a quelques semaines.

Une information plutôt floue

Bref les risques sont multiples et toute prévention passe aussi et avant tout par l'information des propriétaires qui sont responsables du sol mais aussi du sous-sol de leur immeuble. En d'autres termes, nul n'est censé ignorer l'état de son sous-sol ! Or jusqu'ici l'information est plutôt restée floue : mis à part les cartes du sous-sol que l'on peut se procurer pour environ 100 F à l'Inspection générale des carrières (1, place Denfert-Rochereau), on commence seulement à avoir accès à la dernière étude du BRGM (Bureau des recherches géologiques et minières) qui date tout de même de 1980 !

L'affaire est venue en débat au conseil d'arrondissement.

La municipalité du 18e a indiqué son intention, si les budgets lui sont accordés par l'Hôtel de Ville, de faire réactualiser les dernières données sur le sous-sols montmartrois et de les informatiser en mairie. Véritable instrument d'information, ce programme informatique serait en plus doté d'un système d'aide à la décision, pour que l'aménagement urbain de la Butte se fasse en cohérence avec la nature de son sous-sol. Presque de la simulation....

Après tout, la ville de Los Angeles a son système de détection sismique super-sophistiqué. Les risques sont évidemment bien moins grands à Montmartre qui ne se situe pas sur une zone de tremblements de terre ! Mais tout de même, pourquoi Montmartre n'aurait-il pas son système anti-effondrement de carrière ?

Christelle Antoine

Service d'Information sur la Rénovation Immobilière et Hôtelière

Association loi 1901

99, rue du Mont Cenis, 75018 Paris. Tél. 42 23 57 23.
Cotisation 1995-1996 : 100 francs.

Pour toutes informations personnalisées pour vos travaux d'intérieur.

Facteur, un métier (pas si) tranquille

Au moment où le gouvernement présente son projet de restructuration de La Poste, il nous a paru intéressant de montrer un peu le rôle que joue ce service public dans la vie des quartiers, à travers deux petits reportages (ci-dessous et page 5).

Avec son blouson marine à l'effigie jaune de La Poste, sa sacoche, parfois sa casquette, impossible de louper le facteur. Mais qui connaît vraiment ses conditions de travail, son métier ? Noël Bouttier a suivi la tournée d'un facteur du 18e.

Poste centrale de la rue Duc, il est 6 h 30. En pénétrant dans la grande salle du deuxième étage, on est un peu abasourdi. C'est de là que partent les tournées de tous les facteurs du 18e. Impression de ruche : deux cents personnes qui s'affairent à trier, à une vitesse d'enfer, des piles d'enveloppes. Des préposés qui, en plein exercice, s'apostrophent en français ou en créole (les Antillais sont bien représentés à la Poste). Et puis des «Chaud devant» pour signaler le passage d'un sac de courrier ou d'un chariot. Le vertige !

«Au début, c'est impressionnant. On se croirait à l'usine». Pascal, l'Auvergnat, malgré ses dix ans de maison, n'a pas oublié ses premiers pas à Paris. Le déracinement, c'est le lot commun des postiers venus de province. Face au mal du pays qui guette, il y a heureusement la solidarité, l'esprit de groupe, particulièrement vivaces à la poste centrale.

Chaque matin, Pascal répète les mêmes gestes (ou presque). Réveil à 5 heures, dépôt du bébé chez la nourrice, bus de Garges-les-Gonesses puis métro pour être à 6 h 30 pétantes au travail. «Pour deux ou trois minutes de retard, on a le droit à une croix rouge», explique Pascal. On ne rigole pas avec les horaires à la Poste...

Le tri du courrier se fait en deux temps. On le répartit d'abord par grands quartiers (le «piquage» a commencé avec l'équipe de nuit). Ensuite, chaque équipe, comprenant quatre préposés, le «coupe». Il s'agit de classer chaque lettre dans un casier correspondant à un numéro de rue. A toute vitesse. «Lors de l'examen au bout d'un an de stage, explique Pascal, il faut trier au moins deux cents lettres en dix minutes avec au maximum trois erreurs». Autre difficulté : retenir toutes les demandes de réexpédition en classant ce courrier à part.

Le sac : parfois 25 kg

On approche des 8 heures. Pascal ficèle les paquets de courrier, remplit des sacs pour les deux «dépôts-relais» qu'il trouvera sur sa route, ce qui permet d'alléger sa sacoche qui pèse parfois 25 kg.

Des préposés s'activent pour ne pas rater l'un des quatre camions qui font le tour des quartiers excentrés. «Pour ne pas être trop à la bourre, certains arrivent une demi-heure plus tôt au travail». Pour Pascal, cette solution évite à la direction de mesurer les conséquences de la suppression de 25 postes l'an dernier (ce qui avait entraîné une grève, voir *Le 18e du mois* n°4). «Avant, on coupait le

courrier de 6 h 15 à 7 h 15, alors que maintenant, c'est de 6 h 30 à 8 h. Si on n'appelle pas cela de la surcharge de travail...»

8 h 15. Pascal part à pied rejoindre son secteur avec son collègue et ami Laurent, petites lunettes et bonnet vissé sur la tête. «En sortant dans la rue, on respire. C'est la liberté», disent-ils en chœur. Et chacun d'expliquer que pour rien au monde, il n'abandonnerait son boulot de facteur pour un poste de guichetier. Avant de démarrer la distribution, pause d'un quart d'heure (réglementaire) au café du Pôle Nord où Laurent et Pascal ont leurs habitudes.

8 h 45. Début de la tournée. Voilà sept années que Pascal arpente le même parcours : la rue Champignonnet, de la rue du Poteau jusqu'à la rue du Marché Ordener. «Je connais mes 450 clients», explique-t-il. Cette proximité permet de mieux les servir. Chez telle personne âgée à qui il apporte un recommandé, qui n'a pas répondu lorsqu'il a sonné à l'interphone, mais dont il sait qu'elle est un peu sourde, il monte systématiquement pour lui éviter de se déplacer au bureau de poste.

La sacoche vidée en vingt minutes, Pascal la remplit au premier dépôt-relais tenu par une concierge. Et c'est reparti ! En chemin, Pascal se félicite du bon état des boîtes aux lettres. Ça le change de sa tournée dans la rue du Département où il passait parfois un temps fou à trouver les noms.

Pas besoin de faire du jogging le dimanche... Les escaliers toute la semaine suffisent pour maintenir la forme !

Paradoxalement, sur ce secteur plus défavorisé, les habitants se montraient plus généreux lors de la vente annuelle des calendriers. A 10 h, Pascal est de retour rue Duc pour préparer la deuxième tournée. Un peu de courrier à trier, les «objets spéciaux» (les recommandés) à retirer dans un guichet *ad hoc* et puis la «sacoche financière» à remplir (les mandats). Vers 11 h commence la longue litanie des escaliers à monter, avec souvent la porte qui ne s'ouvre pas. «Moi, je n'ai pas besoin de faire de sport le week-end», ironise Pascal.

Midi. Le préposé est de retour pour faire ses comptes : déposer les recommandés non délivrés ; retourner l'argent des mandats. Cet après-midi, Pascal ne travaille pas (les facteurs ont un après-midi et un samedi matin sur deux de repos). Demain, reprise à 6 h 30 précises pour terminer à 16 h 20.

Tout ça pour quoi ? Pour 7.100 F par mois après dix ans de boîte (avec un petit 13e mois en prime). Mais pour Pascal, comme pour beaucoup d'autres, la valeur d'un travail ne se résume pas à un chiffre sur une fiche de paie. Même s'il la souhaiterait un peu plus généreuse...

Noël Bouttier

LOCATION DE SALLES

(expositions, conférences, réunions, réceptions)

SOCIÉTÉ L'INDÉPENDANCE

48, rue Duhesme
75018 Paris
tél/fax 42 57 30 07

**Renseignements et visites
du lundi au vendredi de 10 h à 19 h**

**Ouvert le week-end
pour toutes manifestations**



Christian Adnin

Un samedi matin comme les autres à la poste Marx Dormoy

Samedi matin ordinaire, en cette fin de mois, à la poste Marx Dormoy, située 2 rue Ordener. L'activité est même assez moyenne : 12 minutes d'attente, si j'en crois le ticket tiré au distributeur. Renseignements pris, les jours de grande fréquentation sont le lundi, le vendredi et le samedi, mais surtout dans la première quinzaine, car c'est à cette période que les usagers retirent les prestations sociales, retraites, allocations.

Installée sur une des chaises en face des huit guichets, j'observe l'animation offerte par les clients. Une vieille femme affolée demande où trouver son ticket. Rassurée par une habituée qui l'a menée jusqu'au distributeur, elle vient s'asseoir avec le ticket coincé dans sa main, toute son attention captée par l'écran où s'affichent les numéros, annonceurs d'une délivrance attendue.

Un peu plus loin, trois Sénégalais conversent avec animation, caddie à la main. Mon tour est arrivé et j'ai donné mon ticket à mon voisin, un vieil homme à la mine fatiguée, à qui j'indique le numéro du guichet appelant. Content d'avoir évité une longue attente mais surpris de mon geste, il se lève encore hésitant

Un des cinq bureaux les plus fréquentés de Paris

L'attente est plus importante à présent et se passe, pour la plupart, debout. Poussettes et caddies encombrant l'accès aux sièges. Le passage par la poste sur le chemin des courses, se transforme pour certains en réunion improvisée où s'échangent les nouvelles.

Cet établissement, qui a un réel

rôle de «banque sociale», est parmi les cinq plus fréquentés de la capitale, avec 1.200 à 1.500 clients par jour. Sa clientèle est composée à 70 % d'immigrés, qui font beaucoup d'opérations au guichet, certains se servant du livret d'épargne comme d'un porte-monnaie.

Un interprète en langue arabe, berbère et anglaise est présent le lundi toute la journée, mardi, jeudi et vendredi après-midi, ainsi que le samedi matin. Il s'occupe des démarches liées à la poste, rendant ainsi service aux usagers, et en même temps aux agents des guichets, exemptés grâce à lui de tout un travail d'explications. Il aide aussi, si son temps le lui permet, pour le courrier dépendant d'autres administrations et même le courrier personnel. Un agent d'accueil est présent, en complément, une vingtaine d'heures hebdomadaires.

La forte affluence aux guichets est également due aux problèmes de dis-

tribution du courrier, liés à la vétusté de certains immeubles sans boîtes à lettres ou sans noms, et difficiles d'accès.

Pour alléger le travail des guichetiers, un espace «Automate» a été créé, utile notamment aux entreprises petites ou moyennes (voir *Le 18e du mois* d'avril 95).

Une politique de «décongestion» des bureaux de poste du 18e a commencé depuis plusieurs années avec la création des bureaux annexes Charles Hermitte, puis Tristan Tzara en 1992, suivis de Philippe de Girard en 1993, puis la Goutte d'Or (rue des Isles), Duhesme et enfin Boinod en 1995.

Si le souci d'améliorer l'accueil des clients est en partie réglé, Christian Ravel, le chef de l'établissement Marx Dormoy, espère le perfectionner en supprimant, à terme, ces abominables hygiaphones, véritables «pare-balles» de la communication.

Michèle Stein



Au-dessus de chaque guichet, le chiffre d'appel s'allume, indiquant à l'usager que ça va être son tour...

18e
INFOS

«Droits devant !» : la queue du Dragon s'agite désormais rue Montcalm

En janvier dernier, l'immeuble du squatt, devenu mythique, du 7 rue du Dragon, défendu pendant de longs mois par l'association Droit au Logement (DAL) et son «chapeau» aux vocations plus larges, l'association *Droits devant !*, fut récupéré par la société immobilière à laquelle il appartient, et les occupants relogés. Qu'est-il advenu des associations qui les «couvraient», et qui logeaient elles aussi dans cet immeuble ? Elles continuent leur réflexion et leur action dans une espèce d'entrepôt, rez-de-chaussée et cave, situé dans la cour du 44 rue Montcalm, pas très loin de la mairie du 18e.

Locaux occupés tout à fait légalement, comme ont pu le constater les forces de l'ordre venues souhaiter la bienvenue le premier jour ! Quatre grandes salles de réunion, dont la principale déjà ornée de diverses bannières, une partie secrétariat-édition avec espace central plus trois bureaux, une cave se prolongeant d'arcades en arcades transformée en une enfilade de pièces : bibliothèque, salles de cours, etc...

DD! aurait préféré plus grand pour pouvoir continuer à accueillir, à créer et faire créer, à partager des savoirs, à héberger des associations - la vocation que se sont donnée les ex-Dragons étant de créer des effets de synergie en faisant se côtoyer les divers efforts des citoyens, individus ou groupes. Mais une préoccupation a primé dans le choix des locaux : éviter toute coupure dans les activités en cours, par exemple dans l'élaboration de propositions pour la loi-cadre sur l'exclusion, élaboration qui se fait à plusieurs associations sous la présidence de Médecins du Monde.

Les associations du quartier ont été invitées à une première prise de contact (si celui-ci n'était pas déjà établi comme c'était le cas pour l'association La Moskova), le 22 février.

S. R.

Droits devant !, 44 rue Montcalm.
Tél. : secrétariat solidarité : 42 58 82 27
échange de savoirs : 42 58 82 29
secrétariat création : 42

Premier «repas de quartier» rue André Del Sarte

Un «repas de quartier» a eu lieu rue André Del Sarte le 2 février dernier, de 19 h à 22 h 30, autour des crêpes traditionnelles de la Chandeleur. Il faisait - 2° dehors, mais près de quarante personnes étaient venues dans la salle prêtée par un bar du quartier : quelques familles, des femmes seules avec leurs enfants, des étudiants, des gens de tous âges (malheureusement pas d'«anciens»), des commerçants... C'était un succès, la diffusion par voie d'affichettes ayant été plutôt discrète (chez quelques commerçants et dans quelques boîtes aux lettres).

Un témoin, qui était resté au bar

sans oser venir manger les crêpes au premier étage, devait dire le lendemain aux organisateurs : «Ça avait l'air drôlement sympa...» Pas évident de faire se rencontrer les habitués du bar (en bas) et ceux qui y venaient pour la première fois pour le repas de quartier (au premier étage). Mais déjà un petit quelque chose d'ambiance au coin de la rue est créé...

Ce repas a été possible grâce à l'hospitalité du bar tenu par des Turcs musulmans... en plein Ramadan. En échange, les organisateurs s'étaient engagés à ne pas apporter de boissons, afin que les participants les commandent au bar.

De nouveaux repas de quartier dans la même rue sont envisagés pour les 12 avril, 10 mai, et pour le 7 juin, date de la *Journée nationale des repas de quartier* lancée l'année dernière par le Carrefour culturel Arnaud Bernard à Toulouse, avec les Fabulous Trobadors...

Si vous souhaitez organiser un repas de quartier dans votre rue, ou participer aux prochains de la rue André Del Sarte, contacts : Fred Thomas (46 06 85 87), ou Sylvie Allix (42 55 44 36), restaurant La Mazurka, droguerie Gypsy, café-bar Le Dôme. Ou encore à Toulouse : Francis Blot (61 23 58 55).

Délinquance : le 18e en première ligne

Le 18e arrondissement, toujours à l'affût des records, prend la tête des arrondissements parisiens pour les infractions pénales constatées en 1995, malgré une baisse de 0,86 % par rapport à 1994. C'est ce qui ressort des statistiques publiées récemment par la préfecture de police. (En 1994, le 18e n'était qu'en seconde position derrière le 15e.) Avec 20.407 faits constatés, le 18e se situe nettement au-dessus de la moyenne parisienne.

Si l'on note une baisse du nombre des vols (- 4,70 %) et des délits financiers (- 10,17 %), on constate une augmentation sensible (+ 18,76 %) des atteintes aux personnes (homicides, coups et blessures...) et des destructions et dégradations (+ 9,98 %). Et le constat, estime la préfecture de police, aurait pu être pire sans ledéploiement du

plan Vigipirate qui «a contribué à la baisse générale de la délinquance dans la capitale».

Les chiffres que nous présentons comptabilisent les tentatives au même titre que les délits accomplis. Ils n'incluent pas les contraventions, ni les délits de la circulation.

Le trafic de drogue est comptabilisé dans la catégorie «divers». La préfecture de police a recensé en 1995, sur l'ensemble de Paris, 4683 infractions liées aux stupéfiants (+ 4,67 % par rapport à 1994). Mais, précise le préfet de police, cette augmentation est due au plus grand nombre d'interpellations de simples usagers du fait d'une présence accrue des policiers dans la rue ; les constats d'infractions en ce domaine ne proviennent pas de plaintes, mais des interpellations réalisées par les policiers ;

les chiffres en matière de drogue mesurent donc l'activité de la police plutôt que l'évolution de la délinquance. Les décès par surdose ont nettement diminué : 95 cas au lieu de 161 sur l'ensemble de Paris

Records du chômage et de la délinquance

Notre arrondissement détient désormais les records parisiens du chômage, de la pauvreté (mesurée par le nombre d'allocataires du RMI) et de la délinquance ; il y a, c'est évident, un lien entre ces trois records. Un travail politique et social de fond semble devoir s'engager d'urgence.

En attendant, on nous annonce la construction d'un commissariat de police judiciaire rue Riquet.

Bertrand Combaldieu

Infractions (dans le 18e)	1992	1993	1994	1995
Atteintes aux personnes	non communiqué	543	789	937
Vols	non communiqué	15.584	15.735	14.995
Destructions et dégradations	non communiqué	2.740	2.576	2.833
Délits financiers	non communiqué	164	462	415
Police des étrangers	non communiqué	395	368	372
Divers	non communiqué	811	655	855
Total	22.950	20.950	20.585	20.407

Dans la catégorie des «atteintes aux personnes», on compte notamment les homicides ou tentatives (19 en 1995 dans le 18e), coups et blessures volontaires (790), viols (1), proxénétisme (2). Parmi les vols, on distingue les vols à main armée avec arme à feu (46), vols avec violences sans arme à feu (997), cambriolages (3087), vols à la tire (3713), vols à la roulotte (objets dérobés dans des automobiles, 3025), vols de voiture (952), plus 3175 autres vols et recels divers. Le nombre des «vols à la tire» (pick-pockets) est particulièrement élevé dans le 18e en raison de l'afflux de touristes. Les délits financiers les plus fréquents sont : falsification et usage de chèques volés et de cartes de crédit.

Jardins et squares : ça pousse...

Square Léon : bientôt un réaménagement

Nous avons évoqué (notre n° 12) les problèmes rencontrés au square Léon, dans le quartier de la Goutte d'Or : surfréquentation à certaines périodes, voisinage difficile d'activités «enfants» et d'activités «ados», bruit parfois jusqu'au milieu de la nuit... Pour y répondre, divers projets de réaménagement ont été élaborés. Une réunion devait se tenir à ce sujet fin février, réunissant techniciens et représentants des associations de quartier sous la présidence de Mme de Panafieu, adjointe au maire de Paris chargée des parcs et jardins. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

Square Saint Bernard : fin des travaux prévue pour avril

Le square Saint-Bernard (face à l'église St Bernard à la Goutte d'Or) était très peu fréquenté jusqu'à main-

tenant. Les travaux engagés depuis janvier pour le rendre plus attrayant devaient être achevés en avril. Les responsables de la Ville ont voulu lui conserver un rôle d'«îlot de sérénité». La rénovation complète prévoit un doublement des surfaces vertes. L'aire de jeux, pour enfants de 4 à 8 ans, en sol souple, occupera une surface de 150 m² (le square entier faisant 1.308 m²). Des deux petits édifices en béton situés près de l'entrée, l'un est démoli, l'autre sera aménagé en kiosque de garde. Les quinze tilleuls sont conservés et un parterre de décoration florale occupera le centre du jardin, à l'emplacement de l'ancien bac à sable.

Jardin Léon Serpollet : la quatrième tranche

La quatrième tranche d'extension du jardin Léon Serpollet est en cours. Il s'agit de travaux importants, qui seront achevés fin 1998.

Cette quatrième tranche, sur une superficie de 2.500 m², située dans la partie ouest, mettra en relation la rue des Cloys (où se trouve l'entrée actuelle du jardin) et la rue Marcadet. Construite sur un terrain très encaissé par rapport au reste du jardin et qui a été libéré par la démolition d'un immeuble, elle se présentera sous la forme d'un cheminement, accessible à tous (y compris aux handicapés), et au décor végétal très étudié. Une nouvelle entrée du jardin se fera par la rue Marcadet, sous le porche d'un immeuble.

Une promenade porte d'Aubervilliers

Une promenade va être aménagée tout près de la porte d'Aubervilliers, sur le boulevard Mac-Donald (c'est dans le 19e, mais à la limite du 18e). Cela nécessitera l'enlèvement de 29 platanes, qui seront remplacés par 74 nouveaux arbres.



Budget : une querelle de lecture

Un échange assez vif oppose la Mairie de Paris (Jean Tibéri) et les conseils d'arrondissement appartenant à l'opposition au sujet du budget 1996, acte majeur de la démocratie.

Le vote du budget de la Ville de Paris n'a pas pu se dérouler cette année en décembre, comme d'habitude, en raison notamment des diverses élections qui ont marqué la vie politique en 1995. Il aura lieu en mars. Mais Daniel Vaillant, maire du 18e, et les cinq autres maires d'arrondissements où la gauche est majoritaire, reprochent le manque de concertation imposé par la Ville. La loi de 1982 qui institua les conseils d'arrondissement impose une consultation de ceux-ci avant le vote du budget. Or, à la mi-février, elle n'avait pas eu lieu. Daniel Vaillant a demandé une réunion avec les maires d'arrondissement avant le Conseil de Paris du 26 février.

Outre ce différent procédural, le conseil d'arrondissement du 18e a refusé le vote de «l'état spécial» du 18e, qui s'élève à 1,5 million de francs. L'«état spécial» est une dotation prévue par la loi, qui regroupe les crédits de fonctionnement des équipements sous responsabilité des arrondissements. La somme allouée par l'Hôtel de Ville étant jugée dérisoire, le conseil du 18e a refusé d'approuver.

Enfin, le maire du 18e a déposé un recours gracieux auprès du préfet de Paris qui, par arrêté en date du 30 octobre 95, a décidé d'enlever un certain nombre d'équipements aux arrondissements et d'en transférer la gestion à la Mairie de Paris.

Derrière ces querelles se dessinent deux lectures de la loi : le maire de Paris semble préférer une interprétation plus centralisatrice (il ne perd pas une occasion d'affirmer qu'il défendra «l'unité de Paris»), alors que les élus de l'arrondissement voudraient appliquer une lecture de proximité, où le plus possible de décisions seraient prises au plus près des arrondissements, voire des quartiers. Le budget est vraiment un acte politique !

B. C.

La campagne est déjà commencée pour les législatives de 1998

Vingt-sept mois nous séparent encore des élections législatives de 1998, et pourtant on a parfois l'impression que la campagne a déjà commencé. Les échéances électorales majeures tiennent de la course de grand fond.

A gauche, le Parti communiste a organisé, le 30 janvier, une réunion à laquelle il avait invité tout ce que la gauche compte d'organisations, y compris les plus petites. Il y avait des représentants du PS, des radicaux de gauche, des Verts, du Mouvement des citoyens, de la LCR, etc..., et même du minigroupuscule «Gauche révolutionnaire» qui doit bien compter quatre ou cinq adhérents dans notre arrondissement. Pour qui se souvient du ton péremptoire que prenaient parfois les communistes jadis, il y avait là quelque chose de nouveau. Mais les temps ont changé, l'influence du PCF a diminué... La réunion du 30 janvier se situait dans le cadre d'une campagne nationale dont l'objectif est clairement de montrer qu'à gauche, si on additionne tout le monde, il n'y a pas que le PS.

Le moment était favorable pour les communistes : les grèves de décembre, très suivies dans le 18e, ont montré, estiment-ils, qu'il existe à la base une forte volonté de remettre en cause les orientations «libérales» (en d'autres temps, le PCF aurait dit : «capitalistes») qui figurent dans le traité de Maastricht, et qui ont présidé plus ou moins nettement à la politique française depuis une douzaine d'années, sous l'égide de Mitterrand comme de Chirac ou de Balladur. L'immense majorité des intervenants, y compris les radicaux de gauche, ont abondé sur ce point-là dans le sens du PC. Le représentant du PS lui-même, Christophe Caresche (premier adjoint de Daniel Vaillant à la mairie du 18e), marqua

ses distances avec la politique menée jusqu'en 1993 par les gouvernements socialistes. Il ne faut pas confondre, dit-il en substance, Jospin et Mitterrand, c'est vraiment différent. Mais il ajoutait que, si la philosophie «néolibérale», voire «monétariste» qui est présente dans la communauté européenne lui paraît à combattre, l'Europe reste néanmoins une priorité pour le PS, une Europe concrète et non un slogan creux.

Le PCF a remis deux sous dans la mécanique le 16 février en invitant à un «pot amical» les participants à la réunion du 30 janvier. Il va organiser d'autres réunions semblables, dans l'intention, à l'évidence, de «faire nombre» en face du PS. Cette stratégie pourrait embarrasser les socialistes du 18e : nul n'ignore qu'en leur sein coexistent plusieurs courants, notamment une «vieille garde mitterrandiste» (Claude Estier, Yvette Davant, etc.) et un fort groupe «jospiniste» autour de Daniel Vaillant.

Des plaies mal refermées

À droite, pour le moment les questions de personnes tiennent le devant de la scène. Les blessures creusées par les élections de l'an dernier ne sont pas refermées. Roger Chinaud, UDF, ancien maire du 18e, a exprimé son amertume dans le dernier numéro de son bulletin «18e indépendant».

Il avait été, on s'en souvient, un des très rares leaders UDF parisiens à prendre parti pour Balladur lors de la présidentielle. On le lui a fait payer. Juppé étant parti pour Bordeaux, Chinaud espérait conduire la liste RPR-UDF des municipales dans le 18e. Au dernier moment il se vit imposer une tête de liste RPR, un parachuté total, Jean-Louis Debré. Et pour que la coupe soit pleine, il découvrit que l'homme le plus acharné à l'écarter était le leader parisien... de l'UDF, Jacques Dominati !

«Cette campagne municipale, écrit Roger Chinaud, fut mauvaise pour la majorité sortante à Paris, notamment parce que les deux responsables du RPR et de l'UDF ont voulu privilégier sottement l'esprit de parti au détriment de l'action conduite ici par moi-même et Alain Juppé pendant douze ans.» Et de critiquer la pensée

À GAUCHE : LES GRANDES MANOEUVRES...

POUR RÉSUMER... DISONS QUE JE SUIS PS TENDANCE PCF SYMPATHISANT LUTTE OUVRIÈRE, PROCHE DE LA LCR VERSION MOUVEMENT DES CITOYENS À OPTION CONVERGENCE ÉCOLOGIE SOLIDARITÉ COTÉ ALTERNATIVE ROUGE ET VERTE FAÇON CONVENTION POUR UNE ALTERNATIVE DE PROGRÈS...
... POURQUOI ?



«étroite» de ceux qui n'ont pas vu «que les arrondissements de Paris étaient devenus des centres de vie originaux, avec des habitants attachés aux hommes et aux femmes qui se battaient avec eux et pour eux. (...) Ce fut une faute stratégique lourde de ne pas l'avoir compris, ici dans notre 18e.»

Depuis, d'autres malheurs sont arrivés à Roger Chinaud : écarté de la liste de la majorité pour les élections sénatoriales, il a perdu son siège de sénateur. Et il a pu constater que Jean-Louis Debré brillait par une absence à peu près complète du 18e arrondissement. A croire qu'il n'avait

été placé en tête de liste que pour empêcher Chinaud d'y être...

«J'espère», écrit encore Chinaud, qu'à l'avenir le nouveau maire de Paris et son premier adjoint (Tibéri et Dominati, ndlr) auront la volonté de ne plus croire qu'on peut imposer sans périr (...) un sauveur inconnu, d'autant que, si j'en crois l'habitude que vient conforter la rumeur, le «sauveur» disparaît... après l'échec.»

Le siège de Juppé

La grande question en effet pour les législatives, c'est : qui sera candidat de la droite pour le siège d'Alain Juppé ? Elu de Montmartre et Clignancourt, Juppé a certes un suppléant, qui occupe actuellement son siège à l'Assemblée : un centriste, Yves Verwaerde, mais à peu près inconnu de la population. En voyant arriver Jean-Louis Debré, beaucoup ont cru qu'il envisageait de prendre la succession de Juppé sur cette circonscription. Le bruit court aujourd'hui qu'il n'en sera rien...

Au RPR du 18e, beaucoup se sentent orphelins d'Alain Juppé. Le local du 121 rue Caulaincourt, qui portait auparavant l'enseigne «permanence d'Alain Juppé», porte certes maintenant le nom de Jean-Louis Debré. Mais dès l'entrée, on y découvre une grande photo non pas de Debré, mais de Juppé avec... Hervé Mécheri, le «secrétaire de circonscription», dont les ambitions s'affirment.

Noël Monier

À DROITE... RÉGLEMENT DE COMPTES À OK MONTMARTRE...



Manifestation pour les habitants du 61 rue Myrha

Au matin du samedi 3 février, une centaine de personnes, habitants du 61 rue Myrha, sympathisants du quartier et d'ailleurs, militants de diverses gauches, se sont réunies devant cet immeuble pour soutenir les 18 familles qui l'occupent et qui sont menacées d'expulsion par la Ville de Paris, propriétaire des lieux. Dans la bonne humeur, banderoles déployées, mamans et enfants au premier rang, familles et manifestants se sont rendus jusqu'à la mairie du 18e. Là une délégation de six personnes (un représentant des habitants du 61, un responsable de la Confédération nationale du logement, deux élus communistes, et le président du comité de soutien) a rencontré le maire du 18e, Daniel Vaillant, qui les a assurés de son appui : la mairie du 18e serait prête, a-t-il dit, à reloger un certain nombre de ces familles dans l'arrondissement en prenant sur le quota de logements dont l'attribution relève d'elle, en souhaitant que de leur côté la Ville et la Préfecture effectuent un effort dans le même sens, afin que puisse être mis en œuvre le projet de réhabilitation.

Cet ancien hôtel meublé doit en effet être aménagé en logements sociaux pour étudiants, personnes âgées et personnes seules, conformément à un projet élaboré en concertation entre l'OPAC et les associations du quartier. Mais, à un moment où il était vide, avant que les travaux ne commencent, des familles africaines sans logis s'y étaient installées.

Moskowa : la Mairie de Paris se dit prête à revoir sa copie

La «réquisition» par les habitants du petit immeuble du 37 rue Bonnet, dont la démolition était programmée (voir notre dernier numéro), a mis à jour les contradictions de la ZAC Moskowa et obligé les divers responsables à se repositionner.

«**L'**idée d'occuper cet immeuble s'est imposée à nous comme la seule solution pour alerter les autorités, leur montrer que les gens du quartier en ont assez des bull-dozers, assez des démolitions», nous raconte un des nouveaux habitants du 37 rue Bonnet. Contrairement aux actions du DAL (Droit au logement), ici ils ne veulent pas être relogés mais rester sur place. Ce qu'ils veulent, ce que veut le collectif qui les soutient, c'est sauver le village de la Moskowa et y demeurer.

L'esprit de cette réquisition a obligé les intervenants institutionnels à se repositionner face à cette ZAC contestée - et en panne depuis 1990. En six ans, une centaine d'immeubles ont été rasés, mais une seule construction nouvelle livrée. Les terrains vagues défigurent le quartier. Les lots se révèlent invendables : 7.000 m² prévus de bureaux, logements privés et appartements PLI qui ne correspondent pas aux besoins existants en matière de logement social. La ZAC Moskowa fait un peu figure de fiasco...

Le 22 janvier, au Conseil de Paris, un élu écologiste, Jean-François Blet, interpellait Jean Tiberi à ce sujet par une question orale. Il demandait au maire «d'arrêter la destruction de ces logements sociaux de fait, de préserver les immeubles sains, de les réhabiliter en faisant de la rue Bonnet le cœur du village de ce futur quartier».

Pendant ce temps, l'exposition *Faut-il oublier la Moskowa ?*, installée à la mairie du 18^e avec l'appui du maire Daniel Vaillant (et prolongée au delà de la date prévue initialement), illustrait la volonté de réorienter la ZAC.

Christophe Caresche, premier adjoint du 18^e et membre du conseil d'administration de la Semavip (la société immobilière de la Ville de Paris), demandait à cette Société «qu'aucune poursuite ne soit engagée à l'encontre des occupants du 37 rue Bonnet». Il rappelait la position de la mairie du 18^e qui figure dans son «memorandum» : levée de la préemption (1) sur les immeubles en état d'être réhabilités, réduction de la surface de bureaux, conversion de loge-

ments PLI prévus en PLA. Le 13 février, le conseil d'arrondissement crée une commission de concertation, avec participation des associations d'habitants, à laquelle il invite des représentants de la Mairie de Paris.

Une enquête publique à la mairie du 18^e

Face à cette situation, la Mairie de Paris, pour la première fois, accepte de remettre en question une ZAC en cours d'exécution. Anne-Marie Couderc, adjoint au maire de Paris, chargée de l'urbanisme, déclare souhaiter «un urbanisme à visage humain», «demande des études complémentaires en vue d'accorder une part plus large à la réhabilitation» et «invite la Semavip à examiner de manière très précise si certains immeubles, qu'il était initialement prévu de démolir, ne pourraient pas être maintenus». Après deux lettres et plusieurs coups de téléphone, l'association La Moskowa a obtenu un rendez-vous avec Mme Anne-

Marie Couderc pour le 27 février.

Annonce d'un véritable changement de politique, ou simple manœuvre ? Louis Bastin, président de l'association La Moskowa, s'interroge avec un sourire dubitatif : «La simple «réquisition» d'un immeuble aurait-elle permis aux institutions de retrouver leurs esprits ?»

Plusieurs signes laisseraient penser que la réalisation de la ZAC se poursuit. Une enquête publique concernant le projet d'exproprier et de démolir 210 logements au cœur de la Moskowa, est lancée dès le 12 février. Elle concerne des bâtiments dont plusieurs ont été récemment réhabilités par leurs propriétaires, et entre autres le très bel immeuble en mosaïques extérieures et intérieures du 25 rue Bonnet. Un registre ouvert à la mairie jusqu'au 6 mars recueille les opinions des citoyens. Cette «enquête publique» n'aurait-elle pas pu être retardée si réellement on veut rouvrir le dossier ?

Et la menace d'expulsion reste suspendue sur les occupants du 37 rue Bonnet...

Tout le monde reste donc mobilisé pour conserver à ce «petit bout de planète» son aspect de village populaire (1). Le tournage du clip des Mosko-Kids, à la suite de la sortie de leur disque, a eu lieu dans le quartier les 16 et 17 février. D'ores et déjà est prévue pour le 30 mars une fête avec tombola, distribution de jouets et animation pour les enfants du quartier.

Jean Lafleur

(1) Ceux qui veulent soutenir l'action peuvent s'adresser à «A vie dans le quartier Moskowa», 16 rue Bonnet, 75018 Paris.

Parents préoccupés, écoles occupées

Février est le mois où se dessinent les prévisions d'ouvertures et de fermetures de classes dans les écoles primaires, en tenant compte du nombre d'élèves qui y seront accueillis l'année suivante et...des moyens dont les autorités disposent.

A Paris, ce fut un tollé général quand on apprit, le 8 février, les premières prévisions de l'académie : 133 fermetures pour 89 ouvertures seulement, alors que pourtant la capitale avait droit à 25 postes supplémentaires d'instituteurs !

Manifestations devant le rectorat, journées de grève des enseignants et occupations d'écoles par les parents préoccupés de l'avenir de leurs enfants. Négociations et nouvelles prévisions de l'académie annoncées le 20 février : 43 fermetures seulement pour 50 ouvertures mais aussi 24 fermetures «bloquées» et 39 ouvertures «réservées» en attendant de connaître la réalité des effectifs. L'action avait payé... mais pas encore assez, d'où une volonté de maintenir la pression dans plusieurs écoles. C'est en effet le 22 mars que les décisions seront prises définitivement.

Au moins cinq écoles ont été occupées dans le 18^e : la maternelle de la rue d'Orsel, celle de Gustave Rouanet, les écoles de la rue Vauvenargues, de la rue Binet, enfin Jean-François Lépine, particulièrement en pointe : on veut y supprimer une classe parce qu'il manque... quatre élèves dans les prévisions ! A Orsel et à Rouanet, on protestait contre le projet de supprimer les classes «d'adaptation» qui y sont implantées ou réduire le nombre des psychologues scolaires. A Vauvenargues et Binet, il s'agit de fermetures ou blocages de postes.

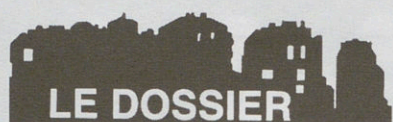
A Vauvenargues les parents ont organisé avec leurs enfants un «carnaval des exclus» pour le Mardi Gras.

Défilé de mode sous le métro Barbès



C'est une idée pour le moins originale qu'avait eue le couturier belge Dries Van Noten pour présenter sa collection hommes 1996-97 automne-hiver : il avait organisé son défilé de mode, le vendredi 26 janvier, sous le métro aérien à Barbès, là où se tient habituellement le marché. Entre deux haies de spectateurs, acheteurs, journalistes, plutôt frigorifiés (il neigeait ce jour-là à Paris), les mannequins, imperturbablement souriants, ont défilé pendant près de deux heures. Les badauds du quartier avaient cependant été maintenus en dehors du périmètre du défilé par des barrières...

(1) La préemption est le processus légal qui permet à une commune de s'emparer de bâtiments ou de logements, par exemple dans le cadre d'une ZAC.

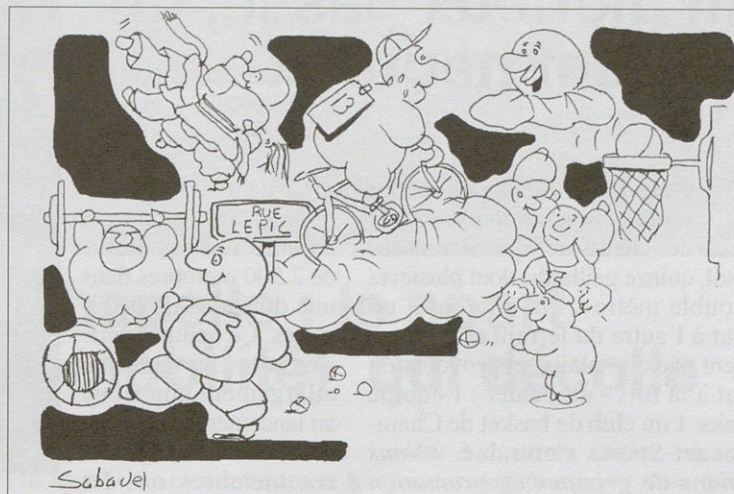


DU MOIS

LES SPORTS DANS LE 18^e

La première partie de ce dossier est consacrée à des informations pratiques : où vous adresser si vous voulez pratiquer une activité sportive ?

Nous présentons ensuite quatre petits reportages, choisis bien sûr de façon un peu arbitraire mais en essayant de refléter la diversité de la vie sportive dans notre arrondissement : sports de masse (football, basket-ball) et sports rares (tir à l'arc, badminton), sports d'enfants, sports d'adultes. Le sport scolaire, très important, qui ne figure pas dans notre dossier pratique, est représenté dans cette partie «reportages». Nous nous efforcerons, les prochains mois, de compléter ce tableau du sport dans le 18^e par des informations et reportages plus fréquents. Que tous ceux qui souhaitent faire connaître des infos sportives n'hésitent pas à nous les communiquer.



Des sports pour tous les goûts

Quel sport désirez-vous pratiquer ? Dans le 18^e, vous avez le choix. Les numéros figurant après chaque sport renvoient à la liste des associations, clubs ou centres, qui se trouve à la suite. Quel sport désirez-vous pratiquer ? Dans le 18^e, vous avez le choix. Les numéros figurant après chaque sport renvoient à la liste des associations, clubs ou centres, qui se trouve à la suite.

Aïkido : 12. 16. 14. 38.
Athlétisme : 12. 6. 14.
Badminton : 2.
Basket-ball : 12. 40.
Billard : 7. 39.
Boule lyonnaise : 19. 8.
Boxe (anglaise) : 1. 35. 10. 22.
Boxe américaine, boxe française, boxe thaï : 22.
Cyclisme : 19.
Danse classique : 2. 27. 40.
Danses folkloriques : 38. 40.
Danse moderne, danse jazz : 2. 12. 27. 38. 40. 41.
Football : 27. 18. 20. 35. 14. 12. 23. 6.
Football en salle : 39.
Gymnastique sportive : 5. 12. 21.
Gymnastique d'entretien, aérobic : 2. 4. 5. 12. 16. 21. 24. 27. 38. 40. 41.
Haltérophilie : 33. 27.
Handball : 30.
Hockey : 31.
Judo : 16. 17. 11. 12. 21. 27. 14. 38.

Karaté : 1. 4. 16. 22. 27. 38. 40.
Musculation : 16. 27. 33.
Natation : 2. 12. 15. 21. 23. 27. 41.
Parachutisme : 29.
Patinage à roulettes : 31.
Pétanque : 9. 13. 38.
Plongée sous-marine : 25.
Randonnée : 12.
Self-défense (jiu-jitsu) : 12. 17. 27. 14.
Tennis : 2. 18. 12. 19. 21. 22. 14. 37. 38. 40. 41.
Tennis de table (ping-pong) : 2. 12. 23. 39.
Volley-ball : 21. 12.
Yoga : 2. 22. 12. 14. 41.

Initiation sportive pour les tout-petits : 12 (éveil sportif de l'enfant). 3 (natation pré-scolaire). 4.

Sport pour les handicapés : 36 (omni-sports). 3 (natation enfants).

4. **Association pour l'initiation à la pratique sportive (AIPS)**, 12 rue des Amiraux, 48 35 15 66.
5. **Ancienne de Paris**, 2 rue Ronsard, 42 52 08 32.
6. **Athletic Club Police 18^e**, 79 rue de Clignancourt, 53 73 63 20.
7. **Billard Club parisien**, 12 rue de la Goutte d'Or, 42 59 38 11.
8. **La Boule de Montmartre**, 14 rue Lamarck, 42 54 70 55.
9. **Boule Village en Bois**, 2 rue Fernand Labori.
10. **Boxing Club Rodriguez**, 12 rue René Binet, 43 61 88 51.
11. **Budokan Paris 18^e**, 4 rue Emile Bertin.
12. **Championnet Sports**, 16 rue Georgette Agutte, 42 29 09 27.
13. **Chapelle Pétanque**, 4 rue Gaston Darboux, 40 37 31 42.
14. **Cheminots Athletic Paris Nord**, 54 rue Charles Hermitte, 42 09 57 53.
15. **Club des Requins**, 2 rue Versigny, 42 57 72 95.
16. **Dojo de Paris 18^e**, 15 rue de la Chapelle, 42 05 19 24.
17. **Dojo La Chapelle**, 21 rue de la Chapelle, 46 07 71 11.
18. **Les Enfants de la Goutte d'Or**, 28 rue de Chartres, 42 52 69 48.
19. **Entente Sportive du 18^e**, 6 rue Boucry, 40 38 34 35.
20. **Espérance Sportive Parisienne**, 14 rue Jean Cocteau, 42 55 79 67.
21. **Flèche Athletic Club**, 20 rue Boinod, 44 92 02 02.
22. **Franthaïfull**, 146 bis av. de Saint-Ouen, 45 80 59 07.
23. **Groupe Amical Sportif de Clignancourt**, 140 rue de Clignancourt, 42 54 85 88.
24. **Gymnastique volontaire de la Porte Montmartre**, 126 rue Championnet, 46 06 88 88.
25. **Léo Mare (Club Léo Lagrange)**, 7 rue de Trétaigne, 42 57 46 72.
26. **Montmartre Natation**, 30 rue du Poteau, 42 52 46 28.
27. **Olympie Sports**, 45 rue de Clignancourt, 42 23 40 33.
28. **Olympique Montmartre**, 66 rue René Binet, 42 58 14 10.
29. **Para Club de Paris**, 66 rue René Binet, 64 97 53 69.
30. **Paris 18^e Handball**, 14 rue Jean Cocteau, 42 57 30 41.
31. **Paris Hockey Club**, 2 rue Ronsard, 64 30 24 35.
32. **La Pétanque du Tertre**, 7 rue Becquerel.
33. **Société Athlétique Montmartroise**, 6 rue René Binet, 46 06 73 42.
34. **Taekwondo**, 12 rue du Pôle Nord, 46 06 95 13.
35. **Union Sportive Paris 18^e (USP 18)**, 4 bd Ney, 40 36 30 26.

Pour les handicapés

36. **Sport adapté et loisirs de Montmartre**, 46 rue de la Chapelle, 42 05 29 22.

Centres d'animation :

37. **Centre d'animation Abbesses**, 10 passage des Abbesses, 42 62 12 12.
38. **Centre d'animation René Binet**, 66 rue René Binet, 42 55 69 74.
39. **Espace Charles Hermitte**, 54 bd Ney, 40 05 12 72.
40. **Centre d'animation La Chapelle**, 32 M, bd de la Chapelle, 42 05 18 39.
41. **Centre d'animation Hébert**, 12 rue des Fillettes, 42 09 09 98.

Ce dossier a été réalisé par Marie-Pierre Larrivé, René Molino, Jean-Claude Noyé.

Les associations et clubs sportifs

1. **Amicale sportive des Poulbots**, 2 rue Ronsard, 47 97 64 59.
2. **Association familiale du Rond-Point de la Chapelle**, 24 rue Raymond Queneau, 46 07 54 21.
3. **Association parisienne des activités aquatiques (APAA)**, 12 rue René Binet, 46 60 24 28.

Les basketteurs de Championnet-Sports : un glorieux passé, un présent heureux

Le bruit sourd des ballons qui rebondissent et celui strident des chaussures qui crissent sur le sol, quinze gaillards, dont plusieurs «double mètre», qui courent d'un bout à l'autre du terrain et s'accrochent parfois -plaisir et provocation tout à la fois - au panier : l'équipe senior 1 du club de basket de Championnet-Sports s'entraîne. «Nous venons de grimper en promotion d'excellence régionale, le deuxième niveau régional. Nous avons gagné l'an dernier tous nos matchs à domicile. C'est une bonne performance mais les gars ont cette année plus de mal à maintenir le cap. Pourtant cette équipe a de vraies perspectives devant elle et la moyenne d'âge n'est que de 21 ans à peine», explique Éric Klein, l'entraîneur et conseiller technique départemental.

Créé en 1907, Championnet-Sports compte aujourd'hui pas moins de 2.500 membres dans une douzaine de disciplines. Ce «patro» parisien parmi les meilleurs a largement contribué au lancement du basketball en France. Deux de ses membres ont été internationaux avant guerre. Dans l'équipe de France de basket finaliste contre les USA aux Jeux olympiques de Londres en 1948, figuraient trois membres du club de Championnet, dont Henri Lesmayoux, joueur qui a donné son nom à l'actuelle salle.

Enfin l'équipe a été championne de France en 1945, et a longtemps évolué en division supérieure.

Un passé de gloire et des prestations actuelles tout à fait honorables qui n'ont pourtant jamais ôté à ce club sa dimension familiale, voulue par le fondateur de Championnet-Sports, l'abbé Julien Bernard.

«C'est pour cette raison que je lui suis resté fidèle. On retrouve ici un esprit assez provincial. Les gens se connaissent bien, développent des liens d'amitié et ne se perdent pas de

vue. On essaye avant tout de mettre le sport à la portée de tous, quitte à ne pas chercher coûte que coûte les meilleurs résultats», explique Éric Klein, lui-même ancien joueur dans l'équipe senior.

Moussa Noba, 24 ans, capitaine de l'équipe, joue au basket à Championnet-Sports depuis 1985 : «Pour moi c'est un plaisir car on forme une bonne équipe de copains. Le

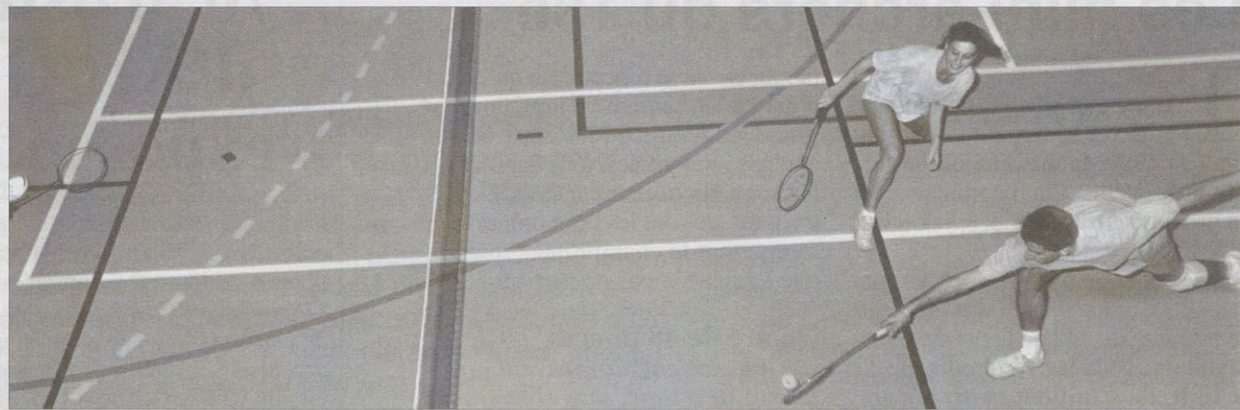


Dan Aucante

dimanche, lorsqu'on joue, les jeunes du quartier viennent nombreux pour nous soutenir. Cet enracinement local est un atout.» Pascal Villanova, 21 ans, confirme : «Mes coéquipiers sont des amis. Je les ai connus ici. Je suis moi-même entraîneur des minimes dans ce club car je m'y sens bien, j'y passe tous mes week-ends.»

Sans doute faut-il voir là, outre l'engouement actuel pour le basket, les raisons d'un succès croissant. «Nous avons aujourd'hui 150 licenciés, (sections masculines uniquement), soit dix équipes, depuis les poussins jusqu'aux seniors. On a été obligé de créer une troisième équipe de seniors, tant les demandes d'inscriptions sont nombreuses. Ce n'était jamais arrivé», souligne René Buchaillet, secrétaire et véritable mémoire du club. Et pour cause : sa première cotisation date de 1926, année de son arrivée dans le 18e, dans un appartement qu'il n'a jamais quitté depuis. Les raisons de cet attachement ? «J'essaye simplement de rendre ce qu'on m'a donné ici»

J.C.N.



Thierry Nectoux

Badminton à la Chapelle : le sport ULM (ultra-léger-mobilité) qui décolle

Badminton : cela évoque un château anglais et de jeunes demoiselles en volants qui évoluent gracieusement sur une pelouse, mais ce n'est pas seulement un jeu de détente et de plein air, c'est aussi un sport, un vrai, un sport ULM (ultra-léger-mobilité) qui décolle.

Le badminton se joue en salle dans le 18e : les jeudis (18 h à 19 h 30) au gymnase de la Goutte d'Or, puis les samedis (9 h - 12 h) et les dimanches

(15 h - 18 h) au gymnase de l'Evan-gile. Ils sont 60 en tout cette année à le pratiquer, hommes et femmes, âgés de 18 à 55 ans, néophytes ou joueurs confirmés, ayant adhéré à l'Association familiale du Rond-Point de la Chapelle (AFRPC), soixante «privilegiés» inscrits à temps - mais la liste d'attente s'allonge.

«Le badminton est accessible à tous, sportifs ou pas, très jeunes sans contre-indication aucune contraire-

ment à d'autres sports, ou moins jeunes, vigoureux ou non», déclare Robert Delacroix, président de l'Association depuis dix ans et habitant depuis toujours du quartier. On peut y jouer à tous niveaux, se contentant de quelques échanges ou se donnant à fond. Le badminton, qui ressemble un peu au tennis, n'exige pas la force des cogneurs de fond de court - la raquette pèse de 90 à 100 grammes, le volant n'en pèse que 5 - mais il demande beaucoup de stratégie, d'anticipation et surtout de mobilité. Dans un match de tennis qui peut durer 3 heures, les joueurs courent l'équivalent de 6 kilomètres, mais lors d'un match de badminton qui ne dure que trois quarts d'heure, ils bougent trois fois plus !»

Sport complet, sport à part entière, le badminton a maintenant droit de cité comme option au bac et il est reconnu discipline olympique depuis les Jeux de Barcelone en 1992. En simple comme en double, les Asiatiques, coréens, pakistanais et indonésiens, ont raflé les médailles. Normal : en Indonésie le badminton est un sport national, pratiqué par les gamins dans la rue comme chez nous le foot. «La télé, en Indonésie, peut passer jusqu'à dix heures d'affilée de badminton, et sans entracte publicitaire, avec une audience record», souligne Robert Delacroix.

Soixante pratiquants dans le 18e, un millier en tout dans dix-sept clubs à Paris, on n'en est pas encore au niveau de l'Indonésie, mais... patience ! Et puisque le badminton affiche complet en 1995, vous pouvez vous rabattre sur la natation, le kung-fu, le yoga, le tennis de table, la gymnastique, la danse, proposés également aux adultes par l'association.

M.P.L.

o ARPC, 24-26 rue Raymond Queneau, 46 07 54 21. Adhésion : 80 F. Stages de badminton : 200 F le trimestre, 550 F la saison.

A la cité Charles Hermitte : des footballeurs enclavés entre le périph' et le boulevard Ney

C'est une sorte de bout du monde. La cité Charles Hermitte, enclavée entre la Porte d'Aubervilliers, le boulevard périphérique et le boulevard Ney, est isolée de tout. Là, depuis douze ans, vit l'USP 18 (Union sportive Paris 18e), avec ses quelque 300 adhérents, dont 175 pratiquant le football : deux équipes seniors, une pour les moins de 17 ans, une pour les moins de 15 ans, trois pour les moins de 13 ans, l'école de foot pour les plus jeunes, et même depuis cette année un groupe de «bébé-football» pour les moins de 3 ans.

M. Larbi, président du club, habite ici depuis vingt-quatre ans. «Ça a toujours été une cité populaire, de gens pas très riches, raconte-t-il. Mais il y a une douzaine d'années c'était beaucoup plus animé, plus gai. En face de la cité se trouvait la grande entreprise de transports et de déménagement Calberson, c'est là que se faisait l'émission Les routiers sont sympa, tout ça créait de la vie. Aujourd'hui, en face de la cité, il n'y a plus que des immeubles de bureaux, notre isolement a augmenté. Et puis le chômage s'est aggravé, on a vu apparaître des problèmes de drogue. Dans une situation comme celle-là, le sport, et surtout le sport collectif, joue un rôle d'animation et d'intégration irremplaçable.»

Le lieu de rendez-vous du club, comme dans

beaucoup de petites villes, c'est le café près du stade, La Tulipe noire, un café tranquille dont le patron, M. Rachid, est une des personnalités du quartier. Il vient d'acheter le local voisin, dont il va faire une salle de restaurant. «Ça permettra l'embauche de deux jeunes», commente M. Larbi.

En face, sur le boulevard, stationne la camionnette de l'USP 18e, à bord de laquelle, presque tous les week-ends, des groupes de jeunes de la cité partent explorer la France. L'USP organise aussi des voyages plus lointains - 15 jeunes aux Etats-Unis pendant le Mondial de football, voyage financé par la Mairie de Paris -, et des fêtes : le chanteur Carlos est venu, gratuitement, pour Noël 1994...

Patrice, 8 ans, dribbleur diabolique

A 17 h, les gamins de l'école de foot arrivent sur le stade des Poissonniers avec leur entraîneur Lucien Marie-Joseph (bénévole comme les quatre autres moniteurs de l'USP). Quelques tours de piste pour se décrocher les muscles, puis les ballons sont distribués. Par petits groupes, on dribble, on tire au but. Patrice, 8 ans, dribbleur diabolique, est la vedette de ce petit groupe. «S'il continue comme ça, c'est un futur Giresse», dit

M. Larbi - qui ajoute : «A condition qu'il soit sérieux...» Mme Charpentier, vice-présidente du club, vient encourager les gamins. Elle a 75 ans, elle les connaît tous par leur prénom.

«Comme les gens ne sont pas riches, on demande seulement 50 F par an d'adhésion. Pour tous les frais d'équipement, l'achat des maillots, des chaussures, des ballons, et pour les déplacements, on se débrouille.» Des commerçants et des petites entreprises du coin (par exemple Midas à la Porte de la Chapelle) cotisent. L'an dernier, l'USP a participé, avec des équipes du 17e, du 18e et du 19e, à un tournoi sponsorisé par la Française des Jeux, sous le titre «Pas de quartier pour la dope» ; elle y a gagné un jeu de maillots pour les jeunes.

L'équipe des 13-15 ans est engagée dans une coupe organisée par le Comité de prévention de la RATP, c'est la RATP qui fournit les maillots, les terrains. La finale de cette compétition se joue chaque année sur un grand stade de Paris ou de province, l'an dernier c'était au Parc des Princes en avant-première de la finale de la Coupe. L'équipe de l'USP 18 est actuellement qualifiée pour les quarts de finale...

Et puis il y a les subventions. Cette année, le budget 1996 de la Ville de Paris n'est pas encore voté, aussi le président de l'USP 18, comme



Noël Monier

Un groupe de garçons de l'école de football de l'USP, et leur entraîneur Lucien Marie-Joseph

ceux de beaucoup d'associations, s'interroge : à quoi doit-il s'attendre ? «La caisse est presque vide», dit-il.

M. Larbi ne cache pas qu'il s'entendait très bien avec l'ancienne municipalité du 18e. Il me montre ses albums photo, on y voit Chinaud, Mécheri, Jean-Pierre Pierre-Bloch, Claude Lambert, et même Jacques Chirac. «Ils m'ont toujours aidé», dit-il. Le changement de majorité dans le 18e l'a

un peu inquiété, il espère que les relations avec la mairie du 18e resteront aussi bonnes.

Le club inscrit aussi des pratiquants pour la boxe, mais a un problème de local. Or il existe, sur le boulevard Ney, un ancien local commercial inoccupé depuis des années, qui ne trouve pas preneur. Ne pourrait-on pas l'attribuer à l'USP pour en faire une salle de sport ?

R.M.

Les mini-archers du 18e

Tchak tchak tchak... plic ! Toutes les flèches partent à la volée et se fichent en vibrant dans la cible, moins une qui la rate et tombe à côté. On recommence, et la prochaine fois : tchak tchak tchak et... tchak !

Ils sont seize mini-archers, ce sont les «Poissonniers», enfants de l'école primaire du 142 de la rue des Poissonniers. Tous les vendredis, de 17 à 18 h, ils s'initient au tir à l'arc, depuis Marceau, l'aîné, un grand de CM2, quatre ans de pratique derrière lui, jusqu'à Chloé et Morgane, les petites nouvelles de CE1 qui débute, en passant par Romain, Guillaume à qui on vient d'offrir son arc personnel pour Noël, Sylvain et Félix qui en possèdent un depuis un an déjà, Aminata qui a du mal à fermer un œil pour viser, ou encore Alexandra qui l'an dernier fut médaille d'or catégorie TP (tout-petits) en championnat inter-écoles.

Tous en ligne, à 6 mètres, 8 mètres, 10 mètres selon leur âge et leur force. Encore malhabiles ou ayant déjà le geste assuré, mais connaissant tous parfaitement les règles de sécurité : il ne faut pas se promener l'arc à la main, les flèches doivent être dans le carquois, on va les arracher de la cible (on dit «le blason») chacun son tour. Il faut faire attention : le tir est un sport mais l'arc est une arme. Didier Bronchy, leur instructeur, le leur a bien inculqué et, l'air décontracté, il veille absolument.

Le tournoi de fin d'année

Passionné de tir à l'arc depuis son enfance, initiateur diplômé, Didier est en outre instituteur. Il exerce en CP au 7, rue Championnet, et tous les mardis il emmène un groupe d'enfants de cette école aux Poissonniers qui leur ouvrent leur salle omnisports pour une autre séance de tir à l'arc.

Les «Poissonniers» et les «Cham-

pionnets» ne se rencontrent qu'en fin d'année, un samedi de juin, pour un grand concours individuel et par équipes inter-écoles, tous habillés du blanc traditionnel des archers. Depuis trois ans, ce sont les Poissonniers qui remportent le championnat, preuve que Didier n'a pas de parti-pris.

Un arc de 48 pouces

«Tous les enfants peuvent pratiquer le tir à l'arc, sans contre-indications, dès leur plus jeune âge, même s'il faut deux ans pour acquérir la qualité du geste, pour devenir un vrai archer, déclare Didier qui initie déjà son fils de 2 ans et demi. Jusqu'à ces dix dernières années, le tir était interdit aux enfants car il n'existait pas d'arcs à leur mesure. Maintenant, on en fabrique à leur taille. Voilà le plus petit», ajoute-t-il en montrant l'arc de Chloé : 48 pouces (1,22 m de haut). 48 pouces ? «Mais oui, on calcule en pouces, grande tradition de l'archerie anglaise oblige.» Les enfants, eux, le savent bien. Entre des exercices et des jeux, Didier leur raconte l'histoire des archers à travers le temps et l'espace. Ils savent même que la première arme automatique fut une arbalète chinoise tirant 43 flèches à répétition.

Pourquoi ont-ils choisi de faire du tir à l'arc ? Les réponses fusent : «Parce que c'est bien», «Ça nous fait les muscles», «C'est un sport de précision», «Nous apprenons à viser, à nous concentrer», «On gagne des médailles», «J'en avais envie»... Ils sont heureux donc, et Didier aussi. Seule ombre au tableau, l'avenir et l'entrée des gamins en classe de 6e. Aucun collège du 18e n'offre la suite de l'initiation et il n'y a pas de club de tir à l'arc dans l'arrondissement. Cela viendra peut-être, peut-être à point pour la petite Chloé, mais en attendant... «Bah, on trouvera bien», affirme Marceau l'optimiste.

M.P. L.



70 artistes du Carré d'Art Goutte d'Or exposent à la mairie

Du 1er au 12 mars se déroulera à la mairie du 18e une exposition collective de 70 artistes de l'association *Goutte d'Or Carré d'Art* - photos, sculptures, peintures sur le thème du carré.

L'association *Carré d'art* a vu le jour il y a cinq ans : une vingtaine de personnes, au départ, échangeant leurs expériences artistiques et organisant ensemble des journées «portes ouvertes sur les ateliers» en juin 92 à la Goutte d'Or. Bien portée par les médias et par les carnets d'adresses des participants, l'opération fut un succès, qui a grandi chaque année. Depuis sa création, plus de 250 artistes ont adhéré au Carré (certains, depuis, ont déménagé), et en 1994 et 1995 ce sont plusieurs milliers de visiteurs qui ont découvert l'atmosphère d'ateliers d'artistes très divers, établissant un contact direct avec les artistes et découvrant, pour certains, le quartier de la Goutte d'Or et sa diversité. Un recensement des richesses culturelles de ce quartier serait à faire, afin de regrouper tout le potentiel des modes d'expression artistique des différentes communautés, qui s'y côtoient mais ne se rencontrent pas assez.

Le Carré d'art maintenant diversifie ses activités. Outre la grande expo de la mairie, plusieurs expositions collectives ont eu lieu depuis l'automne ; bientôt ce sera la participation aux opérations *Les portraits du quartier* et *Montmartre en Europe*, en projet. Les prochaines journées «portes ouvertes sur les ateliers» auront lieu du 14 au 17 juin 1996.

Exposition à la mairie (1er-12 mars) de 12 h à 18 h du lundi au vendredi, et de 10 h à 12 h le samedi. Pour tous renseignements et pour rejoindre l'association : Jean-Marc Bombeau (42 23 56 56), Jean-Claude Couillard (42 55 18 70), Patrick Pinter (42 23 33 34).

Autoportraits imaginaires

Les jeunes de la Goutte d'Or, eux aussi, exposent. A partir du 21 mars et pendant un mois, on pourra voir au siège de l'association AIDDA, 21 rue Simart, le travail d'un atelier auquel ont participé 27 jeunes de ce quartier. Ils ont entre 12 et 18 ans. Avec l'aide d'un jeune artiste peintre, Christophe Evette, ils sont partis de photos les représentant prises il y a quelques années, lorsqu'ils étaient enfants, à l'occasion de sorties culturelles ou d'ateliers photo, et sur ces photos ils ont peint, laissant leur imagination s'envoler. Le résultat est étonnant.



Un des autoportraits réalisés par les jeunes à partir de leurs photos

Poulbot au Musée de Montmartre

Le 1er mars s'ouvre au Musée de Montmartre, 12 rue Cortot, une grande exposition sur Poulbot, le dessinateur (et peintre) des gamins des rues. Poulbot, mort il y a tout juste cinquante ans, a passé presque toute sa vie sur la Butte ; l'humour attendri avec lequel il a campé ses petits personnages a beaucoup contribué à la célébrité de Montmartre dans le monde entier. Il a aussi été le créateur et l'animateur de nombreuses œuvres en faveur des enfants de familles défavorisées. Dans un prochain numéro, nous reviendrons sur cette exposition, qui dure jusqu'au 1er septembre.

Mon 18e, par Marcel Bluwal, réalisateur de films

Le nom de Marcel Bluwal est un nom qui compte dans l'histoire de la télévision en France. Il fut, avec Stelio Lorenzi, Claude Barma et quelques autres, un de ceux qui mirent au point une formule de «dramatiques» typiquement française, faisant place à l'histoire, à la réalité sociale, aux grandes œuvres littéraires, très différente des téléfilms américains dont nos petits écrans sont actuellement abreuvés. Citons le feuilleton *Vidocq*, qui connut un grand succès et a été rediffusé plusieurs fois, les adaptations du *Don Juan* de Molière ou du roman de Michel Tournier *La Goutte d'Or*. Il a aussi réalisé des films pour le cinéma (*Le Monte-charge*, *Carambolages*), mis en scène des pièces de théâtre (le mois dernier encore, *La dernière soirée*, au Théâtre Montparnasse, avec Claude Brasseur). Il est président de la *Société des auteurs compositeurs dramatiques*. Avec sa femme, la comédienne Danièle Lebrun, il habite sur la pente nord de Montmartre, pas très loin du métro Lamarck-Caulaincourt.

«Je suis né dans le 12e et j'habite le 18e depuis seulement trois ans, mais je suis un «fréquenteur» de la Butte depuis l'avant-guerre. Avec ma femme Danièle Lebrun, nous habitions jusqu'il y a trois ans avenue Trudaine, dans le 9e, et nous y étions bien, mais nous sentions quand même l'envie de nous installer à Montmartre où nous avions beaucoup d'amis. En fait, ce sont les événements qui nous ont poussés à déménager; le non-renouvellement du bail avenue Trudaine nous a obligés à nous décider. Et c'est ma femme, guidée par l'intuition, qui a trouvé notre nouveau quartier, notre nouveau domicile : «C'est là», m'a-t-elle dit.

L'utilité des sens interdits

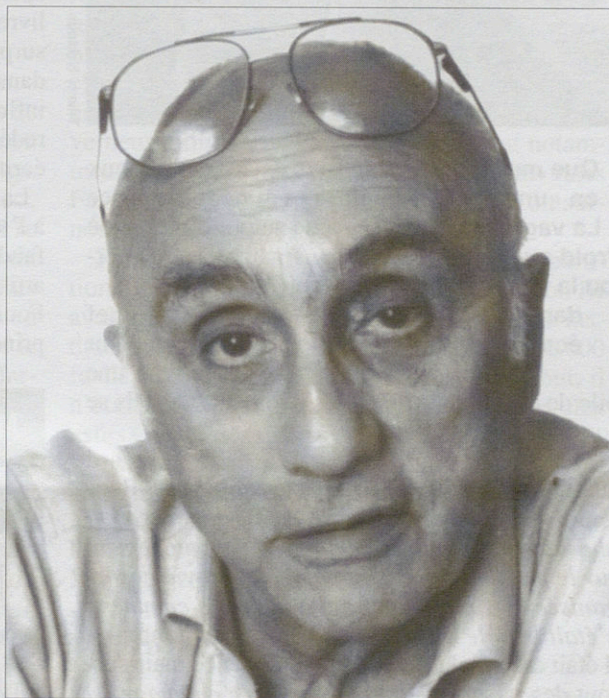
Je préfère de beaucoup le côté nord de la Butte Montmartre. On vit ici comme à la campagne, du côté de la petite place Constantin Pecqueur et de la toute nouvelle rue Pierre Dac - qui est tout simplement l'escalier qui mène de la rue Caulaincourt à la rue Lamarck, surplombant l'entrée du métro. Un escalier en guise de rue pour honorer Pierre Dac, c'est plutôt amusant et cela va bien à son personnage, que j'aimais beaucoup.

C'est un quartier très calme, pas trop perturbé par la circulation automobile car il y a plein de sens uniques et il est très difficile de s'y repérer quand on n'est pas du quartier. Rien à voir avec les alentours du Sacré-Cœur, ou avec les boulevards au sud de la Butte, que je laisse aux touristes.

Les quartiers des pentes nord sont restés un Paris de voisinage, qui ressemble encore au Paris que j'ai connu entre 1935 et 1965, un Paris populaire, formidablement vivant, aux aspects très variés, très contrastés d'un lieu à un autre. Paradoxalement, dans ces quartiers nord on découvre dans les mentalités, dans les contacts entre les habitants, quelque chose qui ressemble à la chaleur méridionale, et ce n'est pas lié aux origines des gens qui y vivent. Pour un peu, les enfants y joueraient encore dans la rue. Beaucoup de nos amis artistes y habitent.

Certes, je ne connais pas tous les quartiers du 18e. Il y en a de plus bourgeois, d'autres très pauvres, mais j'ai l'impression que dans l'ensemble le 18e est un arrondissement populaire et bon enfant...

J'aime bien la rue de la Fontaine-au-But, et j'aime son nom - les gens y venaient autrefois



chercher leur eau parce qu'on y trouvait une source -, et j'aime la rue du Ruisseau où j'ai des habitudes. Dans ce quartier il y a entre autres de bons restaurants et des bistrots fréquentés par des habitués, où l'on se retrouve comme en famille. Il y a *Il Giornale*, un vrai resto italien, *L'Etoile de Montmartre*, *Au rêve*, *Le Refuge*...

Il y a des bons commerçants, qui sont marrants, avec qui on peut discuter. Oui, c'est un quartier qui a gardé son âme, il est resté très «parigot».

Comme des tuyaux sous Montmartre

Moi qui aime me documenter sur l'histoire de Paris, je consulte souvent de vieux numéros de *Paris-Atlas*, un magazine du début du siècle. J'y ai vu récemment des photos et des schémas du métro en chantier sous Montmartre et l'on comprend que ce n'est pas un quartier comme les autres, avec ces tunnels qui sont comme des tuyaux suspendus dans ce sous-sol si particulier. Pour le «preneur de métro» que je suis, c'est très frappant.

J'aime beaucoup la Goutte d'Or aussi, où l'on trouve le plus grand mélange de peuples qui soit dans la capitale. On retrouve là ce qui fut de tous temps un trait typique de Paris, ville traditionnellement hospitalière et cosmopolite. Une des capitales du monde...»

Propos recueillis par Jean-Marie Corvaisier

LES RUES DU 18e

La Goutte d'Or, quartiers nord

Les quartiers nord de la Goutte d'Or, jusque vers 1860, c'étaient des champs avec quelques maisons. Les chemins portaient les noms des propriétaires - que plusieurs rues actuelles ont gardés : rues **Jean Robert**, **Emile Chainé**, **Poulet**, passage **Kracher**, cité **Traeger**. La rue **Ernestine** porte le prénom de la femme d'un propriétaire. C'est aussi un propriétaire qui baptisa ainsi la rue **du Roi d'Alger**, on ignore pourquoi.

La rue **Neuve-de-la-Chardonnière** porte le nom 'un ancien lieudit, sans doute un champ fertile en chardons... Mathieu **Boinod** (1756-1842) était un intendant militaire, **Pierre Budin** (1846-1907) un médecin, et l'abbé **Emile Duployé** (1833-1912) est connu pour avoir inventé une méthode de sténographie.

Nous avons parlé dans notre dernier numéro de la rue **des Poissonniers**. Voici des précisions sur les noms de quelques autres.

Boulevard d'Ornano

Après l'annexion par Paris des communes de Montmartre et de la Chapelle, le préfet Haussmann ouvrit dans tous les quartiers de larges artères afin de faciliter la circulation. Le boulevard d'Ornano, ouvert en 1863, est une de ces nouvelles voies. Il reçut le nom du comte d'Ornano, qui venait de mourir. Descendant d'une vieille famille de noblesse corse (un de ses ancêtres, Sampiero Corso, avait servi François 1er), Philippe d'Ornano, militaire, membre de l'état-major de Napoléon 1er, fut exilé par les Bourbons après la chute de celui-ci. Il reprit sa carrière sous Napoléon III qui le fit maréchal de France.

Boulevard Barbès

C'était à l'origine la partie sud du boulevard d'Ornano, dont il fut détaché en 1882 pour recevoir le nom d'Armand Barbès. Celui-ci avait été dès 1830, à 21 ans, un des leaders de l'opposition républicaine à Louis-Philippe. Emprisonné après l'émeute de 1834, condamné à mort après celle de 1839 (qu'il avait dirigée avec Blanqui), sa peine fut commuée en prison à perpétuité. Libéré lors de la révolution de février 1848, député d'extrême-gauche, à nouveau emprisonné en mai 1848, il refusa la grâce que lui accordait Napoléon III en 1854. Libéré contre son gré, il s'exila et mourut à La Haye en 1870.

Rue des Amiraux

Ainsi baptisée en souvenir des amiraux Saisset et de la Roncière qui commandèrent lors de la bataille du Bourget en décembre 1870. Celle-ci fut un des épisodes les plus noirs du siège de Paris. Depuis trois mois, l'armée prussienne bloquait la capitale, où la famine régnait. Le général Trochu, chef du gouvernement, refusait d'ordonner une sortie de la garnison de la ville pour desserrer l'étau. Finalement, sous la pression de la population, il s'y résigna, sans conviction. Le 21 décembre, les mobiles et les marins (venus défendre Paris avec leur grosse artillerie) attaquèrent les Prussiens au Bourget, au prix de lourdes pertes. Il faisait si froid que durant la nuit on enregistra 900 cas de pieds ou de mains gelés. Le 22, Trochu ordonna la retraite.

Marion et Benjamin, deux collégiens du 18e, rédacteurs en chef à onze ans

Deux collégiens du 18e ont été pendant une journée les rédacteurs en chef du journal national *Mon Quotidien* (journal d'actualité destiné aux 10-15 ans). Ça leur a plu.

Elire «l'info du jour» à mettre à la «une», décider du papier principal *France* et du papier *Etranger*, trier parmi les brèves, choisir les illustrations, enfin fabriquer le journal : Benjamin, 11 ans tout juste, et Marion, 12 ans en mars, n'ont plus rien à apprendre du travail de rédacteur en chef. Ils l'ont assumé collectivement, ils ont conçu ensemble un numéro de *Mon Quotidien*, journal d'actualité pour les 10-15 ans, et ils ont beaucoup aimé.

Mon Quotidien paraît sur huit pages du mardi au samedi. Quatre fois par semaine, sa rédaction est entièrement «adulte» mais tous les dimanches, on invite deux des 35.000 abonnés - un garçon et une fille - à devenir les rédacteurs en chef pour le numéro du mardi. Ainsi, un dimanche de février, ce fut le tour de Benjamin et de Marion, enfants du 18e.

Benjamin habite rue Marcadet, Marion rue Championnet. Tous deux sont collégiens, en classe de 6e. Benjamin est matheux, Marion plutôt littéraire. L'un aimerait être plus tard «joueur de tennis, ou informaticien, ou encore autre chose», l'autre sait déjà qu'elle sera «océanographe sinon



Thierry Nectoux

**Que mettre en «une» ?
La vague de froid aux USA
ou la violence dans les écoles ?**

rien». Tous deux sont curieux de nature et aiment savoir ce qui se passe autour d'eux, d'où leur abonnement, dès l'an dernier, à *Mon Quotidien*. Alors, rédacteurs en chef d'un jour, attablés devant quelques journaux en vrac, une pile de dépêches AFP et des photos Reuter, ils se sont mis au travail.

Que mettre en une ? La vague de froid record aux USA ou la violence dans les collèges ? Benjamin penchait pour le froid : «*C'est incroyable, une tasse de thé bouillant qui gèle instantanément sur le pas de la porte, et puis toute la vie désorganisée, des morts de froid à Chicago comme si c'était le pôle nord.*» Pour Marion, au contraire, il était essentiel de parler de la violence mais surtout des raisons de la violence : «*le chômage, la vie triste, et toute cette pub à la télé qui vous aguiche alors qu'on sait qu'on ne pourra rien se payer de bien. Et puis le racisme qui est si nul...*» Marion a eu gain de cause mais le papier sur le froid a été mis en bonne place en pages intérieures.

L'affaire du scrabble maudit

Le retour de Cantona, la présentation de l'appareil photo du futur, les flamants roses de Buckingham dévorés par un renard, 3.000 F au marché noir la place pour le concert de Céline Dion, l'apartheid pas mort dans une école d'Afrique du Sud... le journal se fabriquait tranquillement quand on proposa aux jeunes rédacteurs en chef d'insérer en brève une nouvelle fraîche : Guy Drut propose d'introduire le scrabble, le bridge, les échecs à l'école comme «disciplines d'éveil».

Ce fut un cri : «*Quelle horreur!*», «*Il veut nous traumatiser!*», «*Il est fou!*» Marion, qui pourtant aime l'orthographe et avoue même qu'une nuit elle s'est levée pour aller regarder dans le dictionnaire comment on écrivait dorénavant, est plus véhémement encore que Benjamin, totalement sonné par la duplicité du ministre de la Jeunesse et des Sports.

Résultat : on a remanié la mise en page et «l'affaire du scrabble maudit» s'est étalée en page centrale du journal : *Zéro sur vingt, monsieur Drut.*

Marie-Pierre Larrivé

Le retour de Charles Fourier boulevard de Clichy

Comme beaucoup d'autres statues de Paris, le monument à Charles Fourier qui se trouvait autrefois sur le boulevard de Clichy fut enlevé pendant la guerre par les occupants allemands pour être fondu et servir à la fabrication de canons. La Mairie de Paris vient de donner un accord de principe au vœu de Daniel Vaillant, maire du 18e, de redonner à Fourier sa statue.

Charles Fourier (1772-1837) fut un des grands «utopistes» du début du XIXe siècle. Il développa le projet d'une transformation sociale fondée sur les «phalanstères», communautés de vie en même temps que de travail, organisées de telle façon que chacun puisse y trouver l'accomplissement de ses désirs et le plein épanouissement de sa personnalité. Dans ses livres, Fourier fait preuve d'une imagination surprenante et décrit ses «phalanstères» jusque dans le plus petit détail. Sa pensée eut une grande influence au XIXe siècle, puis il fut oublié, et redécouvert par les surréalistes. (André Breton a écrit une *Ode à Charles Fourier*.)

La statue d'autrefois ne peut pas être reproduite à l'identique, car le moule d'origine a disparu. Il faudrait donc lancer un concours parmi les artistes pour une nouvelle forme d'hommage à Fourier. La Mairie de Paris est d'accord sur le principe, reste à trouver les crédits.

MONTMARTRE À TRAVERS LE MONDE

Des Poulbots à Montréal

La culture montmartroise s'exporte. Après Londres c'est à Montréal, la métropole québécoise, que s'est installé un café-restaurant baptisé *Les Poulbots*. Ouvert au début de l'été 1995 par trois Français qui ont décidé de vivre de l'autre côté de l'Atlantique, l'établissement doit son nom au fait que l'un des propriétaires (celui de notre photo) se faisait souvent traiter de «poulbot» par son père. C'est vrai qu'avec sa casquette il a la tête de l'emploi. Alors si vous avez la chance de faire partie des quelques 400.000 Français qui chaque année se



rendent au Québec, vous pouvez y aller déguster au milieu d'un petit jardin d'excellentes salades et de délicieux sandwiches à des prix qui n'ont rien à voir avec ceux généralement pratiqués sur la Butte.

Café *Les Poulbots*,
1325 Ontario Est,
Montréal H2L 1 R8.
Tél. (514) 528-5885.

«Jazz à Montmartre»... à Dakar

Si l'on vous propose de venir le soir écouter du jazz dans une boîte baptisée *le Montmartre*, vérifiez, avant d'accepter l'invitation, qu'elle ne se situe pas avenue Albert Sarraut. Car dans ce cas, il s'agirait de celle qui se trouve à cette adresse à Dakar, il vous faudrait donc aller au Sénégal. (Mais vous pourriez y entendre, du mardi au dimanche à 22 h 30, quelques groupes français ou africains de bonne qualité.)

Sylvain Garel

**Les marchés
Bio
d'Ile de France**

MARCHÉ BIOLOGIQUE

Tous les samedis matins (9 h à 13 h)
boulevard des Batignolles, Paris 17e
entre le métro Place Clichy et le métro Rome

Ça s'est passé en mars

Près du garde national Turpin grièvement blessé, Louise Michel lance l'alarme : c'est le début de l'insurrection de la Commune

Il est 3 heures du matin, ce 18 mars 1871. Les sept gardes nationaux montmartrois chargés de garder le parc de canons, un peu au-dessous du sommet de la Butte, ont du mal à se tenir éveillés. L'un d'eux, Turpin, a été posté en sentinelle un peu à l'écart. La nuit est brumeuse.

Il y a là, dans une sorte de terrain vague sur d'anciennes carrières, 171 pièces d'artillerie : 91 canons du modèle le plus récent, 76 mitrailleuses, 4 pièces de 12.

Neutraliser le Moulin de la Galette

A la même heure, à travers les rues étroites de Montmartre, des soldats avancent vers le sommet. Consigne formelle : silence absolu dans les rangs. 4.000 hommes participent à l'opération : à l'ouest, la brigade du général Paturol comprend le 17^e bataillon de chasseurs à pied, trois bataillons du 76^e de ligne, une demi-compagnie du génie, plus une centaine de policiers armés qui marchent en tête. Partis de la place Clichy, ils ont contourné le cimetière Montmartre et doivent, par la rue Marcadet et la rue des Saules, gagner le Moulin de la Galette où se trouve un poste de la Garde nationale qu'il faut neutraliser.

A l'est, la brigade du général Lecomte, formée de deux bataillons du 88^e, un demi-bataillon du génie, des gardes républicains et des policiers, partie du boulevard d'Ornano, doit prendre la rue du Mont-Cenis, contourner la Butte jusqu'à la place Saint Pierre, de là grimper jusqu'aux canons, s'en emparer et attendre les attelages à chevaux qui les évacueront. Ces attelages, pour ne pas donner l'alerte, n'ont pas été amenés jusqu'à Montmartre et stationnent encore sur les Champs-Élysées.

Une fois les canons pris, les policiers, aidés des soldats, devront procéder à une série d'arrestations, dont la liste a été établie à l'avance.

Des opérations semblables se déroulent à Belleville et à la Bastille où se trouvent également des canons de la Garde nationale. Des troupes sur les ponts de la Seine doivent empêcher les gardes nationaux des 13^e, 14^e et 15^e arrondissements de se porter à l'aide de ceux de la rive droite.

Ce plan semble d'abord réussir. A 5 h 45, l'armée est maîtresse de la Butte, les canons sont en sa possession. Il n'y a eu qu'un seul incident : le garde national Turpin, entendant s'approcher les policiers qui précédaient la troupe, a crié : « Qui va là ? » Un coup de feu lui a répondu. Il gît là, blessé à mort. (Il mourra le surlendemain.)

Mais le succès de l'opération décidée par Thiers, chef du gouvernement, n'est qu'apparent. Cette aube brumeuse du 18 mars 1871 marque en réalité le début de l'insurrection de la Commune de Paris, qui s'achèvera dans un torrent de sang deux mois plus tard.

Une ville dont la population est armée

Pour comprendre ces événements, et notamment la valeur symbolique de ces canons, il faut remonter huit mois auparavant.

Le 19 juillet 1870, Napoléon III a déclaré la guerre à la Prusse. Un désastre. L'armée du maréchal Bazaine est encerclée à Metz, elle capitulera le 27 octobre. L'armée du maréchal Mac-Mahon est faite prisonnière à Sedan le 2 septembre. L'empereur, qui se trouvait avec elle, est pris. Les troupes allemandes marchent vers Paris.

Sous la pression de l'émeute qui couve dans la capitale, l'Assemblée (le « Corps législatif ») se réunit le 4 septembre. Mais la foule envahit la salle de séance. Portés par elle, les 27 députés républicains se rendent à l'Hôtel de Ville où l'on proclame la République. Un gouvernement provisoire est nommé, présidé par le général Trochu, gouverneur militaire de Paris, et comprenant notamment Gambetta et les républicains « modérés » Jules Favre, Jules Ferry, Jules Simon, ceux qu'on surnommait « les Jules ».

Paris à ce moment est une ville où la population est armée. Le gouvernement de Napoléon III avait en effet, en août, redonné vie à la vieille institution de la « garde nationale » et distribué 100.000 fusils aux Parisiens de 20 à 40 ans. Au début, il n'était question d'armer que les citoyens les plus « sûrs », ceux des quartiers bourgeois. Mais après le 4 septembre, Gambetta, ministre de l'Intérieur, porte les 60 bataillons initiaux de la Garde nationale à 194. Plus de 300.000 civils seront alors sous les armes, y compris dans les quartiers ouvriers, Montmartre, Belleville, etc...

L'effroyable siège de Paris

Le siège de Paris par l'armée allemande durera de la mi-septembre jusqu'au 28 janvier. En plus de ses 1.850.000 habitants, la ville abrite 200.000 réfugiés et 250.000 soldats. La famine s'installe dès novembre, on mange les chevaux, les chameaux du Jardin des Plantes, les chats, les chiens, les rats. Un chat se vend 8 francs. L'hiver est exceptionnellement froid. Dès 3 heures du matin, des femmes, des enfants font la queue en grelottant aux portes des magasins.

L'activité économique s'est arrêtée, la majorité des familles ne vit que grâce à la solde des gardes nationaux : 1,50 F par jour.

Les guichets du « mont-de-piété », où l'on prête de l'argent sur gages, fonctionnent sans discontinuer. Pour soulager la misère, le gouvernement décrète un moratoire des loyers afin d'empêcher l'expulsion des locataires insolubles, et un moratoire sur

la mise en vente des objets déposés au mont-de-piété.

Seules industries à travailler régulièrement : celles qui sont liées à l'effort de guerre. Dans les ateliers de confection d'uniformes, le salaire est en moyenne de 12 F par semaine. Dans le 18^e, boulevard d'Ornano, s'est ouvert un atelier coopératif dirigé par une femme, Sophie Poirier (qui sera une des héroïnes de la Commune) ; les ouvrières y sont payées non en salaires mais en participation aux bénéfices.

Un gros industriel, le maître de forges Dorian, est ministre de l'Armement. Ses ateliers travaillent à plein rendement pour fabriquer des canons. Il lance l'idée d'une souscription au sein de la Garde nationale, pour que les Parisiens paient eux-mêmes leur artillerie. Ce qui permettra plus tard aux gardes nationaux de proclamer que les canons sont à eux et non au gouvernement.

L'agitation révolutionnaire

C'est une période d'intense agitation politique. Des meetings se tiennent en permanence dans les salles de quartier, notamment les salles de bal. Dans le 18^e, la salle Robert, la salle des Martyrs, l'Elysée-Montmartre ne désemplissent pas. Chaque salle a une couleur politique particulière. La Reine-Blanche est tenue par Clémenceau et les républicains « radicaux ». La salle Pérot, rue de Clignancourt, est le fief des blanquistes, qui l'ont rebaptisée « club de la Révolution ».

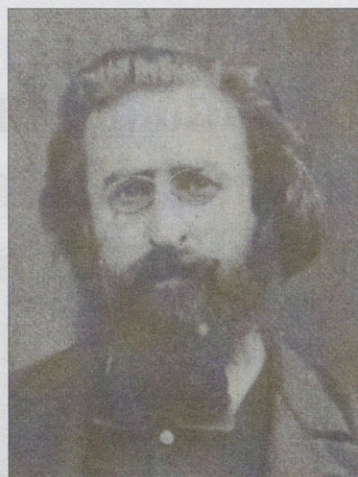
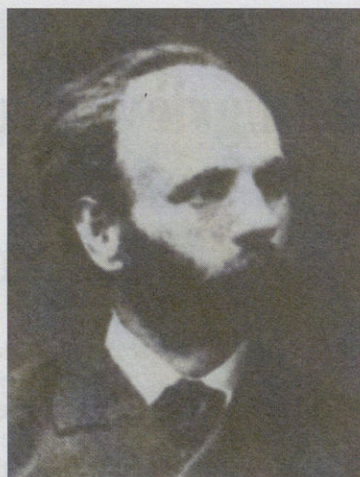
Les révolutionnaires sont actifs. Parmi eux on distingue deux groupes principaux : les « blanquistes », et les « internationalistes », membres de



Les canons de Montmartre : 171 pièces d'artillerie détenus par la Garde nationale au sommet de la Butte, et que le gouvernement de Thiers veut reprendre. (Photographie d'époque)

l'Association internationale des travailleurs.

Auguste Blanqui, 66 ans, l'infatigable conspirateur, a été de toutes les tentatives révolutionnaires depuis 1827. Partisan de la prise du pouvoir par la force et de la dictature d'une avant-garde



Trois figures de la Commune à Montmartre : Louise Michel l'institutrice, Jean-Baptiste Clément le chansonnier (qui sera maire du 18e durant deux mois), Théophile Ferré le blanquiste.

éclairée qui, dit-il, préparera le dépérissement de l'Etat, il a organisé ses partisans comme une sorte d'armée secrète. Les blanquistes sont bien implantés à Montmartre, avec le comptable Théophile Ferré, 24 ans, orateur applaudi, le cordonnier Dereure, l'étudiant en médecine Jaclard qui prend très tôt des responsabilités dans la Garde nationale...

Chez les internationalistes, les orientations sont plus variées. L'Internationale se veut à la fois mouvement politique et organisation syndicale. Sa section anglaise est dominée par un certain Karl Marx, mais dans la section française l'influence de Proud'hon reste prépondérante : mutualistes qui souhaitent une société organisée sur le mode coopératif, communalistes qui souhaitent une décentralisation de l'Etat au profit des communes, syndicalistes purs, communistes partisans de la propriété collective... Dans le 18e, le leader internationaliste le plus connu est le ciseleur sur métaux Theisz.

A côté de ces groupes organisés on trouve une myriade d'individus, démocrates-socialistes, jacobins, et beaucoup qui sont simplement révoltés par le système social, comme, dans le 18e, les journalistes Vermorel et Jean-Baptiste Clément (qui est aussi auteur de chansons), ou l'institutrice Louise Michel.

La revendication communale

Une vieille question revient au premier plan : celle des droits communaux. Depuis le début du siècle, tous les gouvernements se sont méfiés de la population parisienne et lui ont refusé une expression politique propre. Il n'y a ni maire élu ni conseil municipal à Paris. Le gouvernement Trochu commence par refuser lui aussi d'organiser des élections municipales. Il désigne lui-même les maires d'arrondissement (dans le 18e, c'est un jeune médecin républicain, Georges Clémenceau), ainsi que le maire de Paris (ce sera Jules Ferry).

Mais, à la suite d'une émeute le 31 octobre, au cours de laquelle les blanquistes tentent (en vain) de prendre le pouvoir, le gouvernement Trochu change de position : les Parisiens voteront.

D'abord, un plébiscite : le 3 novembre, à la question «Maintenez-vous ses pouvoirs au gouvernement de Défense nationale ?», on compte 321.000 oui, 52.000 non. Echec pour les révolutionnaires. Les 5 et 7 novembre, on élit les maires d'arrondissement et leurs adjoints (mais pas le maire de Paris, qui reste nommé par le gouvernement). Treize des vingt maires mis en place par le gouvernement sont confirmés par les électeurs ; parmi les sept nouveaux, seuls deux sont des révo-

lutionnaires, dans le 19e et le 20e. Dans le 18e, Clémenceau reste maire, mais deux blanquistes sont élus comme adjoints : Jaclard et Lafond.

Après quatre mois de siège, Trochu annonce qu'il ne voit qu'une issue : capituler. Une nouvelle manifestation, le 22 janvier, des gardes nationaux des quartiers périphériques, est dispersée à coups de fusil. L'armistice avec les Allemands est conclu le 28 janvier. Le siège de Paris est levé.

Immédiatement, 150.000 habitants quittent la ville pour se réfugier dans leurs maisons de campagne ou chez des parents : les beaux quartiers se vident. Du coup, on compte 50.000 gardes nationaux de moins, et ce sont ceux qui jusqu'à présent s'étaient rangés du côté du gouvernement.

Une situation de double pouvoir

A compter de ce moment, un double pouvoir va s'exercer dans Paris. D'un côté, le gouvernement, s'appuyant sur 12.000 soldats que les Prussiens l'ont autorisé à conserver. De l'autre, le «comité central de la Garde nationale», formé des représentants élus des bataillons de la Garde, presque tous inconnus jusqu'alors en dehors de leur quartier.

Dans les arrondissements se créent, à côté des maires, des «comités de vigilance». «A Montmartre, racontera Louise Michel, il y avait deux comités de vigilance, celui des hommes et celui des femmes. Je trouvais moyen d'être aux deux, puisque celui des femmes, rue de la Chapelle, à la justice de paix, s'ouvrait en premier. Nous pouvions ainsi assister après à la moitié de la séance de la salle Pérot. (...) On s'envolait chaque soir du 41 de la chaussée de Clignancourt vers Paris pour souffler la révolution. (...) Les comités de vigilance de Montmartre ne laissaient personne sans asile, personne sans pain. On y dînait avec un hareng pour quatre ou cinq, mais pour ceux qui en avaient besoin on n'épargnait pas les ressources de la mairie ni les moyens des réquisitions.»

Thiers décide d'en finir

Pour négocier la paix définitive avec les Prussiens, on élit dans la France entière, le 8 février, une Assemblée. C'est un raz-de-marée : à une écrasante majorité, les paysans ont voté royaliste. Sur 645 députés, il n'y a que 150 républicains, dont 110 de la tendance des «Jules», prêts au compromis avec la majorité royaliste.

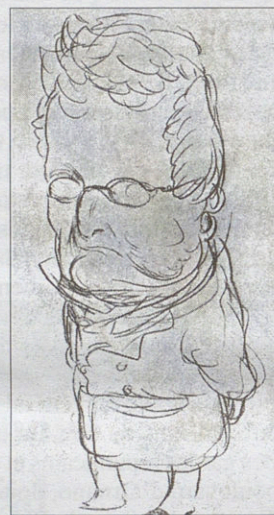
Mais qui doit occuper le trône ? Les royalistes ne sont pas d'accord entre eux. Les «légitimistes», partisans du comte de Chambord, s'opposent aux

«orléanistes». En attendant de pouvoir trancher leur querelle, ils s'entendent pour porter au gouvernement un vieux routier de la politique, Adolphe Thiers.

Le credo de Thiers, c'est le développement des affaires. Cela, à ses yeux, suppose une certaine ouverture politique. Il est donc partisan d'un système parlementaire, mais peut s'accommoder de la royauté : dans sa jeunesse, il a été ministre de Louis-Philippe. Il faut surtout, estime-t-il, que dans le domaine économique et social ceux qui commandent, ceux qui possèdent soient obéis sans discussion. Thiers est un homme d'ordre.

Sitôt la paix conclue avec Bismarck, il va s'employer, avec la majorité parlementaire, à mater Paris. Ils commencent par transférer le siège de l'Assemblée à Versailles. Le 7 mars, ils décident le retour au fonctionnement normal du mont-de-piété. Le 10, ils abrogent le moratoire sur les loyers, ainsi que le moratoire sur les effets de commerce ; des milliers de locataires se voient menacés d'expulsion, des milliers de petits commerçants menacés de saisie. Le 11 mars la solde des gardes nationaux est supprimée ; le travail n'ayant pas repris, c'est obliger des centaines de milliers de famille à réclamer la charité publique.

Mais la grande affaire est de désarmer la Garde nationale, notamment de lui enlever ces canons regroupés sur les hauteurs de Belleville et de Montmartre. C'est le but de l'opération du 18 mars, pour laquelle Thiers a obtenu des Prussiens l'autorisation de faire venir 30.000 hommes de troupe supplémentaires.



Thiers, vu par Gustave Doré

Les soldats refusent d'obéir

A 5 h 45 le 18 mars, l'armée semble donc maîtresse de la situation. Mais à Montmartre, les quelques coups de feu qui ont été tirés ont attiré des gens. Près du garde national Turpin, blessé à mort, il y a Louise Michel, arrivée la première, qui crie, lance l'alarme. Lorsque le maire Clémenceau arrive à son tour, la foule est considérable. Médecin, Clémenceau voit bien que l'état de Turpin est grave, il demande qu'on le transporte à l'hôpital. Le général Lecomte refuse.

Déjà, sans attendre les attelages, les officiers ordonnent aux soldats de descendre quelques canons, tirés à bras, jusqu'en bas de la Butte. La foule, de plus en plus dense, de plus en plus hostile, s'y oppose. A 8 h 30, le général Lecomte ordonne à ses hommes de tirer dans les tas. Mais les soldats refusent, fraternisent avec les habitants. C'est le début de l'insurrection.

Noël Monier

Dans le prochain numéro :
L'exécution des généraux Lecomte et Thomas. La fuite de Thiers.
La proclamation de la Commune.

Voyage autour du monde (parisien) en vingt mille lieux

Gaultier Ravily et Nicolas Courson ont créé leur agence «20.000 lieux» rue Durantin à Montmartre. Leur métier : le «repérage» de lieux pouvant servir pour des films.

Quel plaisir de voir sa rue devenir le décor d'une oeuvre filmée. Mais votre appartement ? Un jour, vous trouverez peut-être dans votre boîte aux lettres cette carte : «*Votre salon semble pouvoir faire un intérieur intéressant pour le prochain Chatiliez (1). Contactez-nous.*» Cette carte viendra de «20.000 lieux».

Installée dans une petite boutique peu voyante au 22 de la rue Durantin, l'agence qui porte ce joli nom s'occupe du repérage d'endroits bien spécifiques pour les besoins filmiques et photographiques. Aussi bien une salle de bains années 30 pour une série de photos de mode pour Christian Dior qu'une station d'essence années 60 dans une banlieue déserte.

Nicolas Courson et Gaultier Ravily ne sont pas les seuls à avoir eu l'idée, voici un an, de ce métier de «casting des lieux» en France. Outre leur boutique, il y en a trois autres, également plutôt jeunes, à Paris. Mais, contrairement à ce qui se fait dans le monde anglo-saxon, beaucoup de sociétés de production françaises envoient encore elles-mêmes des agents effectuer les «repérages» sur le terrain.

Les rues pavées de la Butte Montmartre, par exemple, ce n'est pas grâce à «20.000 lieux» qu'on y tourne régulièrement. D'après Gaultier Ravily, c'est l'évidence même que les producteurs retombent d'eux-mêmes toujours dessus. Outre les re-cherches pour les sociétés étrangères, c'est donc plutôt les intérieurs que vise l'agence 20.000 lieux. Ça tombe bien : Gaultier a fait sa formation dans l'immobilier.

Lieux moches et lieux beaux

«On cherche des lofts, appartements haussmanniens, commissariats, usines, entrepôts», précise-t-il. A une condition : il faut que le lieu soit assez spacieux pour accueillir tout le team : caméra, matériel et gens. En général, pas en-dessous de 40 m².

Dans le 18e, l'agence 20.000 lieux n'a loué jusqu'à présent que deux lofts et une terrasse avenue Junot, avec vue sur Paris, pour une publicité, un téléfilm et un long métrage.

«On aimerait bien trouver davantage de choses dans le 18e, on sait qu'il y a des ateliers, des lofts... C'est vrai qu'on s'est concentré sur le 16e, sur la banlieue où beaucoup d'appartements font plus de 150 m², et où, en plus, il n'y a aucun problème de stationnement. A Montmartre, les rues sont exigües. Or, lorsqu'il y a un tournage, la production amène un groupe électrogène, c'est-à-dire un camion en bas dans la rue, donc il ne faut pas que ça gêne...»

En arpasant les rues, en écoutant des concierges et des commerçants, Gaultier et Nicolas (qui, lui,

vient du monde du cinéma) ont déjà entré environ 800 lieux dans leur fichier. Y figurent aussi des «lieux moches». Gaultier : «Des lieux moches, on nous en propose plus que des lieux beaux ! ... Mais là aussi, il faut que ce soit assez typé, assez cliché, par exemple un pavillon de banlieue vraiment de très mauvais goût, avec des grands immeubles et des tours derrière, pour que, dès



Pour y tourner un film, y faire des photos de mode... votre appartement les intéresse peut-être.

qu'on fait un extérieur, on ait la référence de la banlieue !»

Le métier n'étant pas encore très connu, peu de gens ont le réflexe de signaler leur intérieur, ce qui peut pourtant être assez intéressant. «Ils le font tous pour l'argent, raconte Gaultier, et même s'ils n'ont pas un besoin urgent, ça peut leur permettre un beau voyage...» D'ailleurs, le «voyage» peut déjà avoir lieu pendant le tournage : si l'équipe de tournage reste plusieurs jours à squatter le décor, les habitants du lieu sont logés à l'hôtel.

Méconnaissables à l'écran...

Les heureux peuvent ainsi s'attendre à revoir, lors d'une soirée télé, leur authentique quotidien. Mais ce n'est pas toujours garanti. «C'est assez marrant la façon dont ceux qui filment trichent avec les lieux, sourit Gaultier. Ils font beaucoup de déco. Il y a même parfois des lieux qu'on qu'on ne reconnaît plus à l'écran. Il arrive aussi que le décor soit retouché sur une photo : par exemple, nous avions cette demande d'une salle de bains pour Dior, c'était tellement précis et tellement dur à trouver... et ensuite l'assistant nous a dit qu'une fois que la photo serait faite, ils allaient la retoucher et faire un fond blanc ! c'est-à-dire qu'on ne verrait plus que la baignoire, pratiquement...»

Silke Rotzoll

(1) Etienne Chatiliez est le réalisateur de *La vie est un long fleuve tranquille* et *Le bonheur est dans le pré*.

Le Journal du séducteur de Danièle Dubroux

Avant de faire des films, Danièle Dubroux était rédactrice aux *Cahiers du cinéma*. En douze ans elle a réalisé quatre longs métrages : *Les amants terribles*, *La petite allumeuse*, *Border Line* et ce *Journal du séducteur* qui vient de prendre l'affiche. Derrière ce titre qui fait référence à un fameux ouvrage de Kierkegaard se cache un chassé-croisé amoureux entre des personnages dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont originaux. Entre un psychanalyste qui disjoncte, un inquiétant voisin de palier, une mère médecin de nuit et maîtresse de jour, un puceau maladroit, un professeur délirant, une vieille dame recluse et un mystique suicidaire, s'agit une jeune fille (Claire, interprétée par Chiara Mastroianni) et un jeune garçon (Grégoire, le séducteur du titre, interprété par Melvil Poupaud). Quelques minutes avant la fin du film, une courte séquence se déroule sur la place des Abbesses. Grégoire sort du métro pour rejoindre Claire qui l'attend en haut des marches. Ils s'embrassent amoureuxment avant de quitter l'écran et le 18e arrondissement. Un moment de calme dans un long métrage excité, drôle et intello.

Sabrina de Sydney Pollack

Paris, dans les productions hollywoodiennes, a toujours ressemblé à une série de cartes postales. *Sabrina*, le nouveau long métrage de Sydney Pollack récemment sorti en France, ne déroge pas à la règle. Pour filmer ce remake de la célèbre comédie romantique que Billy Wilder réalisa jadis avec le concours de stars mythiques (Audrey Hepburn, Humphrey Bogart, William Holden), Pollack, vieux routier du cinéma US, a tourné plusieurs séquences à Paris. Ces plans, où apparaissent furtivement quelques vedettes locales (Fanny Ardant, Valérie Lemercier, Patrick Bruel) ont été filmés dans les plus célèbres quartiers touristiques de la capitale. Montmartre ne pouvait être absent de cette série de clichés. Nous voyons pendant quelques secondes Julia Osmond (qui interprète le rôle-titre) marcher dans le jardin de la Turlure au côté de Fanny Ardant. Nous la retrouvons en train d'écrire une lettre à son père, assise à la terrasse d'*Au soleil de la Butte*, un bistrot situé rue Muller. Un peu plus loin, l'héroïne évoquera une nouvelle fois Montmartre, ainsi qu'un anonyme restaurant de couscous de Pigalle, au cours d'une conversation intime avec Harrison Ford. Ces considérations topographiques mises à part, le *Sabrina* de Sydney Pollack est loin d'égaler le chef d'œuvre de Billy Wilder.

Sylvain Garel

Le festival du film d'art brut à la Halle Saint-Pierre

Du 18 au 31 mars, dans le cadre de l'exposition *Art brut*, se tiendra à la Halle St Pierre un festival de films sur cette forme d'art : de Chomo au célèbre facteur Cheval et tant d'autres, à travers une cinquantaine de films de 3 à 92 minutes, les aventures extraordinaires de la création...

Séances spéciales pour les enfants le mercredi. Les week-ends (samedi, dimanche), reprise intégrale de la programmation de la semaine.

Programme complet et renseignements : Halle St Pierre, 2 rue Ronsard, 75018 Paris. Tél. 42 58 72 89.

Une exposition : Péfura

Péfura vit et travaille à Paris. La mise en scène de ses œuvres vaut déjà le détour... une structure légère, presque aérienne, un panneau traversé par des fils tendus. Accrochés ou skotchés, quelques carrés peints où traits et couleurs donnent corps à des figures pleines de force et de mouvement. Autour de cette exposition, la galerie, animée par des bénévoles, organise un travail d'exploration avec les enfants du quartier (ateliers, visites dans des musées, créations diverses).

Chantal Juan

● Jusqu'au 10 mars, galerie la Caserne, 4 rue Feutrier, 42 55 57 68. Pour tous renseignements : Julie Leguay.

Un livre de photos

● Brahim Chanchabi : *Cités et diversités, l'immigration en Europe* (éd. Syros et Aidda).

Brahim Chanchabi est bien connu à la Goutte d'Or, il est un des animateurs de l'association Aidda. Ce livre réunit 123 photos parmi les milliers qu'il a prises entre 1992 et 1995 dans les douze pays de la Communauté européenne. Aucun misérabilisme dans ces images, un refus des faux-semblants du spectaculaire. Il montre des femmes, des hommes, des enfants qui travaillent, qui vivent en famille, qui font la fête, qui agissent pour leurs droits, des images souriantes qui inspirent le respect parce qu'elles montrent, tout simplement, des gens ordinaires.

Noël Monier

Galabru dans son théâtre

Pour promouvoir son théâtre, Michel Galabru y donne une série de représentations exceptionnelles d'un spectacle Courteline-Feydeau. Quittant les grandes salles de mille places, il retrouve l'intimité d'un petit théâtre et la proximité du public. Truculent, malicieux, splendide, il anime un spectacle cocasse, féroce et intelligent. Courez-y. (Voir programmes page 9.)

Rose Pynson

RESTAURANT



ZÉNOBIE

SPECIALITÉS DE DAMAS

1986 - 1996

Pour son 10^e Anniversaire

le Restaurant ZÉNOBIE

**vous offre l'apéritif
sur présentation**

de ce journal

**vendredi et samedi soir
Danse Orientale**

234, rue Championnet 75018 Paris - Tél : 42 28 96 31

Des vêtements aux céramiques, deux créateurs tous talents

Au 19 de la rue Durantin, lorsque la chaussée se fait pentue, le flâneur, séduit par la vitrine où les portants alignent salopettes, robes-tabliers, vestes, T-shirts, jupes-tubes et autres créations maison, pousse la porte de Fanche et Flo, un couple de jeunes créateurs amoureux de leur quartier.

Après avoir présenté dans des expositions leurs tissus décorés au pochoir, puis tenté la sérigraphie d'appartement «pour les copains des copains», Flo et Fanche ont décroché leur premier gros client en 1989. Ravis d'avoir été distingués par ce Japonais ayant boutique avenue de l'Opéra, et effrayés à l'idée que cet unique client puisse les «lâcher», ils élaboraient pour lui des couettes de lits, futons, peignoirs et autres chemises de soie brute qui se vendaient comme des petits pains. Mais «quand la boutique japonaise a fermé, on s'est lancés dans le vêtement, avec la certitude que ça allait marcher», se souvient Fanche, une jolie Normande à la silhouette élégante.

Au point de bourdon

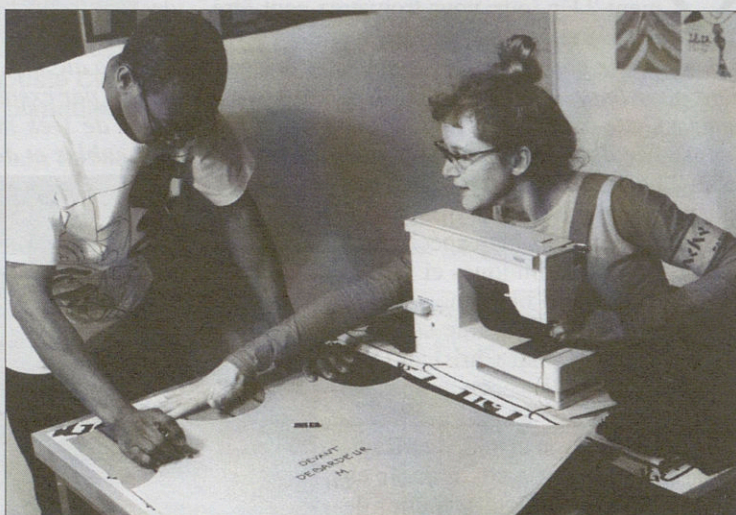
Quant à Flo, profil d'ébène et petites lunettes rondes au bout du nez, il assemble avec rigueur, dans leur délicieux atelier-boutique, les éléments d'une veste droite multipoches, taillée dans un coton de haute qualité teint par ses soins en bleu nuit. Comme pour les confortables «coupe-vent» (entre 3.000 et 4.400 F), il applique ensuite de discrets carrés de toile couleur ardoise, brodés au point de bourdon par sa blonde compagne.

Pour chaque nouvelle ligne de vêtements, après une réflexion commune dans l'idée de «trouver des tissus simples sur lesquels on puisse s'exprimer», le couple se partage les tâches. Fanche crée des graphismes très sobres (maison, rue, totem, nu) qui seront imprimés sur le coton rude à l'extérieur, soyeux à l'intérieur. Robe-tablier à poche ventrale (620 F), salopette à soufflet d'aisance, chemise-veste ou coupe-vent à col et boutons, chaque vêtement est un festival de poches astucieusement plaquées, brodées d'un gros grain de chapelier : une finition «de luxe», selon les rares vendeurs de ce matériau peu utilisé de nos jours.

Créations aux lignes pures empreintes de noir, de bleu, d'indigo, d'ardoise ou de vert olive, les pièces exposées représentent un vrai travail physique, tant la matière est rude à épingle et piquer. Mais pour le couple, qui travaille

en harmonie sans jamais relâcher son attention, la récompense survient lorsque le vêtement repassé «éclate».

Vécue «comme un accouchement» par Fanche et Flo, qui ne sortent pas de collection car leur rythme de production ne correspond pas à la demande du prêt-à-porter, la mise au point d'un vêtement aboutit par exemple à cette étonnante et



Françoise Marrié

pratique jupe-tube à rayures (820 F), à porter longue l'hiver sur des bas de laine, ou courte aux beaux jours sur des jambes nues. Véritable habit «anti-morosité», elle est composée de vingt-quatre bandes de coton-strech mêlant le vert, le rouge, l'orange ou le fuschia, découpées au ciseau, piquées et montées sur un lien coulissant noué à la ceinture.

Les grands foulards (140 X 140 cm) en étamine de laine (660 F), peints d'ocre, de rouge et de noir, s'enroulent autour du cou, chevauchent l'épaule d'une veste ou revêtent le dossier d'un fauteuil en ornement d'intérieur. Tout comme les «muraux», vastes panneaux de coton noir à «poches secrètes», zébrés de motifs éclatants. Pièces uniques, propres à décorer les murs les plus nus, ces muraux peuvent être exécutés sur commande.

Quant aux T-shirts (180 et 200 F), colorés comme des bonbons aux fruits, ils reproduisent des motifs conçus par Fanche, ou par Lilith, une des deux petites filles du couple, créatrice en herbe.

Une vaisselle en céramique

On peut admirer les céramiques peintes par Fanche pour une vaisselle limitée de vingt pièces. Et jeter un coup d'oeil à la table de bureau en bois couverte de céramique ornée de sérigraphies très sobres qu'elle a réalisée avec le concours de son époux. Pour ces pièces «mises en sommeil», le couple assure qu'il n'est «pas question qu'elles soient fabriquées à la chaîne». Si un jour quelqu'un veut éditer cette ligne de vaisselle, «il faudra se mettre d'accord», soulignent-ils.

Dans la boutiques sobre où créations et individus sont en harmonie, le client déniché un vêtement chic, classique, pratique, pas forcément branché mais doté d'un élégant «plus», fruit d'un travail minutieux, soigné jusqu'au fini parfait.

Jacqueline Gamblin

Fanche et Flo, 19 rue Durantin, Paris 18e.

Demandez le programme

Michel Darnal au Funambule le 28 mars

Le 18e a ses ressources : c'est en voisin que Michel Darnal viendra, le jeudi 28 mars à 20 h 30, chanter au Théâtre du Funambule. D'origine polonaise et anglaise, il chante des textes réalistes non dénués de poésie. Michel Darnal est une tendresse ambulante. Les accents blues, les tonalités slaves (violon, accordéon) accompagnent son répertoire. Ça m'étonnerait que sa voix chaude vous laisse indifférent(e)...

Chantal Juan

A noter aussi : **Mama Béa Tekielski au Montmartre-Galabru** et la **grande chanteuse de jazz Cassandra Wilson à la Cigale** (voir ci-dessous).

THEATRES

• **L'Alambic**, 12 rue Neuve de la Charbonnière (42 23 44 66) : jusqu'au 31 mars, *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, de Charles Péguy.

• **L'Atalante**, 10 place Charles Dullin (46 06 11 90) : du 20 mars au 22 avril, *La maison était tranquille*, de Jean-Pierre Jourdain.

• **L'Atelier**, pl. Ch. Dullin (46 06 49 24) : *Trois femmes grandes*, d'Edward Albee (sous réserves, en raison d'un accident survenu à une des actrices).

• **Dix-Huit Théâtre**, 16 rue Georgette Agutte (42 26 47 47) : du 19 mars au 21 avril, *Dorothy Parker, les heures blêmes*.

• **Espace Acteur**, 14 bis rue Ste Isaure (42 62 35 00) : jusqu'au 6 avril, *Hernani*, de Victor Hugo.

• **Le Funambule**, 53 rue des Saules (42 23 88 83) : jusqu'au 20 avril, *Le système Ribadier*, de Feydeau.

• **Le Lavoir moderne Procréart**, 35 rue Léon (42 52 09 14) : jusqu'au 5 avril, *La mise au monde d'un nouveau monde*.

• **Montmartre Galabru**, rue de l'Armée d'Orient (42 23 15 85) : jusqu'au 10 mars (mar. à sam. 21 h, sam. dim. 17 h), *Le commissaire est bon enfant* et *La peur des coups* de Courteline, *On purge bébé* de Feydeau, avec Michel Galabru. A partir du 12, *la Poulopadé*, comédie avec chansons. Du 18 au 30 mars, 21 h 30, Mama Béa Tekielski chante Léo Ferré.

• **Théâtre de Dix Heures**, 36 bd de Clichy (42 64 53 28, réservations 46 06 10 17) : jusqu'au 31 mars, Marc Métral dans *Métral hurlant*. Jusqu'au 9 mars, Car touche, *La Fièvre*.

• **Théâtre Ouvert**, 4 bis cité Véron (42 55 74 40) : à partir du 26 mars, *Aux hommes de bonne volonté*, de Jean-François Caron.

• **Le Tremplin**, 39 rue des Trois Frères

(42 54 91 00) : jusqu'au 17 mars, *Alias Katia*, d'Emmanuel Demez. Du 21 mars au 15 avril, *Le Tartuffe paradoxal*, d'après le *Paradoxe sur le comédien* de Diderot et *Tartuffe* de Molière.

• **Le Trianon**, 80 bd Rochechouart (42 52 21 25) : 6 au 9 mars, *Mamma Rosa*, comédie musicale par les Carameles Fous.

THEATRE POUR ENFANTS

• **Le Funambule** : *Dis maman c'est de la magie* (enfants 3 à 12 ans).

• **Montmartre Galabru** : *Elodine enchantée Merlin* (à partir de 6 ans).

• **Halle St Pierre**, 2 rue Ronsard (42 58 72 89) : mercredi, samedi, dimanche, et tous les jours pendant les vacances scolaires, *Guignol*.

MUSIC-HALL, ROCK, JAZZ, etc.

• **La Cigale**, 124 bd de Rochechouart (42 23 15 15) : 20 mars, Joan Armatrading. 22 mars, Rubben Ford. 26 mars, Cassandra Wilson.

• **Les Blues Heures**, 97 bis rue Championnet (42 62 21 47) : 5 au 9 mars, *Paris Boul'vard* (rock des faubourgs). 14 mars, *Ebène et Ben* (rock). 15 mars, *Beguine* (chanson rhythm'n blues). 16 mars, *Snails* (rock fusion) et *Atomic Spuds*. 21 mars, *Tatoom* (funk). 22 mars, *Diferencas* (world music). 23 mars, *Madjik* (fusion). 28 mars, *Jam et 203* (funk). 29 mars, *Seydina* (folk africain). 30 mars, *La Bulle* (rock). 31 mars, *Maximum Kouette*.

• **Le Houdon**, bistrot-jazz, 5 rue des Abbesses (46 06 35 91) : 7 mars, jam-session. 8 et 9 mars, Xavier Richardeau quartet. 10 mars 14 h 30, Roxane (claquettes jazz). 21 mars, jam-session. 22 et 23 mars, Steve Potts quartet. 29 et 30 mars, Christophe Brunard quartet.

Des habitants du 18e vous donnent leurs recettes

Dans chaque numéro, un habitant du 18e vous donne une de ses recettes. Cette semaine, **Calamity Zen**, animatrice du trimestriel de bandes dessinées *Ogoun !*, des Editions du Poteau.

Ogoun ! a été créé par trois jeunes enthousiastes de la rue du Poteau, le rédacteur en chef Gilles Pous-sin, le maquettiste Jacques D., et Calamity Zen. Plus quelques



copains auteurs et dessinateurs, certains déjà bien connus, d'autres en train de se faire un nom (voir notre n° 12). En plus des dessins et des récits, chaque numéro d'*Ogoun !* offre une recette de cuisine, œuvre de Calamity. Elle a accepté de faire un petit supplément pour *Le 18e du mois*.

(Le dessin ci-dessus est l'œuvre de Jo-Ko, qui fait également partie de l'équipe d'*Ogoun !* Le prochain numéro d'*Ogoun !* paraîtra le 15 mars, demandez-le à votre libraire préféré...)

La recette de Calamity Zen : la mousse de foies de volaille

Ingédients : 3 barquettes de foies de volaille. 3 gousses d'ail. 3 oignons. Un morceau de beurre. Une orange. Crème fraîche liquide. Une cuillerée à soupe d'armagnac. Sel, poivre, maniguette (poivre de Guinée), 3 baies de genièvre.

Eplucher l'ail, ôter les germes et couper finement. Eplucher l'oignon, hacher grossièrement. Nettoyer les foies, ne garder que les lobes, les hacher grossièrement.

Prendre le zeste d'une demi-orange, le couper en fines lamelles ; l'autre moitié, vous la couperez en fines rondelles pour la décoration.

Dans une grande poêle, faites fondre le beurre, puis mettez les oignons avec du sel. Dès qu'ils sont translucides, ajoutez les foies, l'ail, le zeste d'orange, les baies de genièvre fondues, une cuillerée à café de maniguette, et l'armagnac. Saisissez à feu vif, puis baissez le feu, couvrez et laissez mijoter. Les foies seront bien cuits et garderont leur moelleux.

Voici maintenant la phase la plus pénible : ce joli mélange dans votre poêle, il faut le passer au hachoir électrique ! Dure épreuve pour les oreilles !!

Vous remplissez un saladier avec le hachis, auquel vous ajoutez la crème de manière à obtenir une mousse onctueuse. Vérifiez l'assaisonnement et rectifiez avec le sel et le poivre. Affermissez-la avec une grosse cuiller, et décorez avec les tranches d'orange.

Voilà, un p'tit tour au frigo pour faire prendre, et vous la sortez entre 20 à 30 minutes avant de manger, pour que les goûts ne se perdent pas.

C'est une recette sympa et peu onéreuse, tartinée sur des tranches de bon pain, pour un buffet froid par exemple.

Ce journal ne peut vivre que grâce à ses lecteurs Pour que le 18e du mois continue, soutenez-nous !

- | | |
|---|-------|
| ☐ Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : | 130 F |
| ☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des "Amis du 18e du mois" :
(130 F abonnement + 100 F cotisation) | 230 F |
| ☐ Je souscris un abonnement de soutien :
(130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien) | 500 F |

(cochez la formule que vous avez choisie)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", à l'adresse : Le 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris.



Thierry Nectoux

Les ateliers de l'ADAC montrent leurs travaux

Du 25 au 30 mars on admirera à la mairie, place Jules Joffrin, un choix des travaux réalisés par les adhérents des ateliers de l'ADAC dans le 18e. L'ADAC (Association pour le développement de l'animation culturelle à Paris) est une des réussites des services d'action culturelle de la Ville. Fonctionnant non pas par arrondissement, mais sur l'ensemble de Paris, elle offre aux amateurs une gamme exceptionnellement vaste d'ateliers, animés par des professeurs compétents.

Disciplines offertes : Aéroglyphie. Aquarelle. Architecture d'intérieur. Art culinaire. Art dramatique. Art floral japonais. Art floral occidental. Astrologie. Bandes dessinées. B.D. assistée par ordinateur. Bijoux. Bois. Botanique. Calligraphie arabe, chinoise, latine. Cannage. Cartonnage. Céramique. Chant choral. Costumes de théâtre (crétaion, réalisation). Coupe, couture. Création de vêtements. Cuisine végétarienne...

Vous voulez qu'on continue ? Il y a 191 disciplines différentes, de la danse (classique, jazz, afro) au vitrail en passant par la guitare, la restauration de faïences, la fonderie d'art, l'écriture de scénarios, l'œnologie (art du vin), le reportage photo, le jonglage, le dire poétique, les images de synthèse, l'enluminure, etc... Demandez la brochure à l'ADAC, 9 rue Charlot (3e), et ne tardez pas trop à vous inscrire : il y a beaucoup de candidats et, si vous attendez septembre, vous risquez de ne plus trouver de place.

Thierry Nectoux



Noël Monier



Noël Monier

De haut en bas :

Atelier de calligraphie chinoise, 28 rue de la Chapelle.

Atelier de peinture, 19 rue Camille Flammarion.

Atelier de céramique, 28 rue de la Chapelle.

Atelier de dentelle, 19 rue Camille Flammarion.

Atelier de lutherie, 19 rue Camille Flammarion.

Se tiennent aussi dans le 18e : art dramatique, sculpture, tapisserie, bande dessinée, réfection de sièges, restauration de tableaux, etc...